



Le courrier

N° 3

Juin 2012

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue de Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

Sommaire

Informations institutionnelles	
Assemblée générale des 16 et 17 juin 2012	3
Rendez-vous...	4
Colloque des CCAF	5

Questions d’A. Guerra à J. Nassif sur la formation du psychanalyste	7
Paroles d’un analysant freudien : « mon analyse a valu le coût », Luc Diaz	15

Dormira jamais	20
Lire aujourd’hui Robinson Crusoé, Jean Pierre Holtzer	22
Les analyses des enfants nous fatigueraient-elle plus ?, Luc Diaz	23

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse	25

Convergencia	27

Bloc-notes	29
Annuaire	30
Agenda	35

**Assemblée Générale
Des CCAF
Des 16 et 17 juin 2012**

Maison des Associations
1-3 rue Frédérick Lemaître
75020 Paris
Métro Jourdain

Samedi 16 juin 2012 de 9h.30 à 17h.

Accueil à partir de 9h.

Dimanche 17 juin 2012 de 9h.30 à 13h.

Ordre du jour : **Samedi matin**

Accueil à partir de 9h.

de 9h.30 à 12h.30

Préparation du colloque « Le prix de la parole ». Chaque groupe s'étant réuni le vendredi soir, nous aurons à préciser les différentes interventions.

Samedi après-midi de 14h.30 à 18h 30.

- Présentation par Jacques Nassif d'un projet « d'enseignement » et discussion
- Le site des CCAF : propositions de modification
- Pause
- I-AEP : A propos des nouveaux statuts de l'I-AEP
- Convergencia et le prochain congrès à Porto Alegre

Dimanche matin de 9h.30 à 13h.

- Suite de la préparation du colloque « Le prix de la parole »

Rendez-vous....

Rencontres entre le Mouvement du Coût Freudien, du Cercle Freudien, de l'Insu et des CCAF.

Après une première rencontre le samedi 10 septembre, nous avons poursuivi nos échanges le 23 mars. Nous avons décidé de poursuivre le **vendredi 7 septembre 2012 à Montpellier**, de 15h. à 18 heures.

Ce moment précède les journées du MCF qui ont lieu au Hameau de l'Etoile (près de Montpellier), et auxquelles vous pouvez, bien entendu, participer aussi.

Le samedi 10 novembre à Montpellier, nous accueillerons **Eric Didier** qui viendra nous parler des étincelles...

Éric Didier : *Moi, je laisse faire, je regarde les étincelles*, (Cinq conférences sur la psychanalyse d'enfants)

Editions :Petite capitale -

Dispositif sur la pratique :

Janvier 2013 : retour au cartel d'adresse et nouveau tirage au sort.

Juin 2013 : restitution du cartel d'adresse

CARTELS CONSTITUANTS DE L'ANALYSE FREUDIENNE

LE PRIX DE LA PAROLE

Colloque

Samedi 29 septembre 2012 de 9h.30 à 12h.30 et de 14h.30 à 17h.30

Dimanche 30 septembre 2012 de 9h.30 à 12h.30

A l'Institut protestant de Théologie

83 bis Bd Arago - Paris 14^{ème}

Métro : Saint Jacques ou Denfert Rochereau

L'ACCUEIL avec petit déjeuner se fera à partir de 9h.

LE DISPOSITIF :

Chaque demi-journée sera composée d'interventions suivies d'ateliers dans lesquels l'ensemble des participant.e.s se répartiront par tirage au sort.

Ce séminaire sera suivi d'une publication réunissant les textes des intervenant.e.s et ceux que chaque participant.e sera invité.e à écrire et à nous adresser.

Depuis ses débuts, la psychanalyse s'est développée dans la culture sur un fond de résistances bien compréhensible, puisqu'elle se proposait de contribuer à la levée du refoulement. Aujourd'hui, ce n'est plus à des résistances que se heurte la psychanalyse, mais à une volonté d'éradication telle qu'elle s'est manifestée à l'occasion des polémiques sur l'autisme. Cette volonté n'est pas circonstancielle. Elle est le symptôme d'une passion éradicatrice à l'égard de ce qui viendrait troubler les illusions de l'état maniaque généralisé qui caractérise l'idéologie dominante le lien social actuel et qui s'exprime par la fiction d'un marché et d'une croissance sans limites. Dès lors, la dimension discursive, instituante du sujet et de sa castration, ne peut qu'être honnie au profit de pratiques de communications et de protocoles instrumentalisés.

C'est dire le prix de la fonction de la parole qui ne peut se soutenir que par une pratique effective. A cette fin, les C.C.A.F. ont constitué trois groupes qui ont mis au travail la question : « Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? », avec l'indication que nous a laissé Lacan : « ...ce n'est pas compliqué, c'est ce qui se dit dans une psychanalyse ».

Nous vous invitons à prendre part à ce débat qui se déroulera sous la forme d'ateliers.

Questions d'Alessandra Guerra à Jacques Nassif

Sur la formation du psychanalyste

Alessandra Guerra : Avant tout, merci beaucoup de votre accueil et de votre disponibilité intellectuelle vis-à-vis du *Manifesto* et de moi-même. Cette interview sera ajoutée au livre (insérée dans le livre ?). Notre intention est maintenant de parler de la formation du psychanalyste, car en Italie, il y a encore eu, mercredi dernier, la condamnation d'une psychanalyste. Cette thématique pour nous est loin d'être de la « littérature » ! Et donc, merci encore !

Jacques Nassif : C'est scandaleux !

A.G. C'est scandaleux ! Et donc, merci encore de tout ce que vous faites pour nous. Je tiens aussi à vous dire que ces questions ont été préparées par Claudia Furlanetto et moi-même.

Dans votre livre, Jean Say dit à Julie que l'on devient psychanalyste en traversant sa propre souffrance. Elle seule peut servir de guide à quelque chose qui est propre au devenir analyste. Cela signifie que l'on ne devient pas psychanalyste à l'issue de la réussite d'un projet professionnel ; d'autre part, « comment devient-on psychanalyste ? » est une question qu'un psychanalyste ne se pose pas, évidemment, en ces termes. Au moins si la première demande à être écouté par quelqu'un qui se dirait psychanalyste a été faite sous le coup de la souffrance. Cette prémisse une fois posée, cela porte à conséquences, car cela entraîne que l'on puisse aller jusqu'à se demander : la psychanalyse est-elle une profession ? Se forme-t-on à la psychanalyse de la même façon que l'on se prépare à exercer un métier ? Je voudrais aussi vous dire que ces questions paraissent tout à fait banales, mais qu'en Italie, nous en sommes à l'abc...

J.N. Je vais essayer d'être très clair et très simple. Vos questions sont des questions de base.

A.G. Oui, ce sont des questions de base ! Mais en Italie nous n'avons pas ces bases, nous ne les avons plus.

J.N. Pour répondre à cette question, il faut faire porter l'accent sur le devenir psychanalyste à partir d'une analyse que l'on aura faite, plutôt que sur l'être analyste, et un fois pour toutes, à partir des études que l'on aurait faites. Des études, on peut en

faire, on doit en faire, mais ce n'est pas clair de savoir comment en tirer quelque chose pour occuper cette fonction et quel type d'études il y a lieu de faire ou dans quel esprit. Pourquoi engager telles études plutôt que telles autres ? Si on lit Freud, il est évident que ce ne sont pas les études médicales qui sont le plus indiquées, il le dit clairement. Freud était, bien sûr, médecin de formation, et quant à ses patients, il s'occupait d'eux aussi en pensant obtenir que ça aille mieux ; il ne se désintéresse pas de la santé des gens qui viennent le voir ; mais il n'en a jamais fait un but, un but direct. Autant le dire, donc, la psychothérapie n'était vraiment pas son problème.

Car il vaut mieux le rappeler : quand on fait une analyse, on peut très bien aller plus mal. Quand les gens viennent se plaindre qu'ils vont mal, ils ont raison de se plaindre, mais ils ne se plaignent pas, comme on se plaint à un médecin. Ils se plaignent pour entendre leur plainte. Entendre sa plainte dans un lieu comme le dispositif de l'analyse, ce n'est pas l'entendre comme dans le lieu de consultation d'un médecin. Pourquoi ? Parce que ce qui compte, c'est d'avoir affaire à quelqu'un qui va lire ce qui est en souffrance chez la personne qui lui parle.

Je m'aperçois que lire "ce qui est en souffrance" est peut-être une formulation un peu trop française, je ne sais pas comment vous la traduirez en italien. Mais en français, une lettre en souffrance, c'est une lettre ne parvient pas à son destinataire. Or pourquoi donc une lettre n'arrive pas à son destinataire ? Plusieurs raisons sont possibles : parce que l'adresse n'est pas bien libellée, parce que celui qui la reçoit ne peut pas lire la langue dans laquelle la lettre est écrite, ou parfois aussi parce qu'il ne peut pas déchiffrer sa calligraphie, il y a souvent des écritures difficiles ; mais surtout il y a aussi des lettres qui sont envoyées précisément aux personnes qui ne vont pas les lire, qui ne veulent rien en savoir ; parfois enfin il faut pouvoir lire entre les lignes pour comprendre –du latin *interlegere*, lire entre les lignes, donc entendre ce qui n'a pas pu s'écrire ou se dire.

Or rien dans les protocoles, qu'ils soient médicaux ou psychologiques, ne prépare à ce type d'écoute, de lecture de ce qui est en souffrance, alors qu'il s'agit là pourtant d'une véritable souffrance, et tout aussi réelle que la douleur du corps. Voilà pourquoi

j'emploie plutôt le mot de souffrance, car ce qui définit la rencontre avec un psychanalyste, c'est le fait qu'elle concerne ce qui jusqu'à présent n'a pas pu être dit, être exprimé ou être entendu, ou plus précisément encore : ce qui n'est pas arrivé à son destinataire.

Cette rencontre se fait parfois de façon imprévue. On peut très bien s'adresser à un médecin comme on s'adresserait à un psychanalyste : mais il est prévisible qu'un médecin ne saurait entrer dans ce jeu-là. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas formé pour écouter ce type de souffrance qui a à voir avec toute l'histoire d'un sujet, depuis qu'il a été enfant et même avant la naissance. Il peut y avoir des choses qui ont été tuées dans une généalogie et qui ont même fini par voir leur accès barré, des histoires anciennes qui n'ont pas été reçues, entendues, des hontes, des pudeurs, des peurs : tout ce qui fait qu'il y aura eu du refoulement. Pour décrypter tout cela, il faut en effet une formation spéciale, et qui est d'abord la formation que l'on obtient en faisant soi-même une analyse ; c'est-à-dire, en voyant comment, dans sa propre histoire, de telles choses ont pu rester en souffrance. C'est seulement quand ces choses en souffrance ont pu être déchiffrées que l'on peut escompter qu'il y a du psychanalyste convoqué par elles et jouant bien sa fonction.

On comprend bien ainsi que ce psychanalyste, lorsqu'il est convoqué, est d'abord une fonction et bien secondairement quelqu'un qui ayant du métier, exerce une profession. On est même amené à constater alors que cette fonction de psychanalyste, quand elle voit le jour, n'est cependant peut-être pas exercée à toutes les séances. Il y a des séances où l'on est en train de parler de choses et d'autres, alors que la fonction psychanalyste n'apparaît qu'à certains moments du discours et quand il s'agit d'aller au-delà de ce qui est écrit sur les lignes, mais entre les lignes, pour comprendre ce qui s'est passé et qui n'a pas pu se dire ou s'adresser à une personne capable de le comprendre.

Comment se forme-t-on à ce type d'écoute ou de lecture, comment entend-on ce qui a été refoulé ? Comment peut-on se rendre à même d'approcher, pas seulement du refoulé mais parfois aussi du radicalement effacé, du "forclos", comme disait Lacan, car on est bien obligé de reconnaître, et même chez des gens qui ne sont pas nécessairement devenus psychotiques pour autant, que des forclusions sont intervenues dans leurs vies, des choses ayant été complètement biffées du texte, plus que censurées, rendant dès lors impossible sa lecture. Autrement dit, comment a-t-on accès au réel, ce que Lacan appelle la catégorie du réel ?

Un psychanalyste, c'est quelqu'un qui se situe de ce côté-là. Il n'a pas une place indiquée et définitive, il est certes dans son élément, quand il a affaire à du symbolique et il est évident qu'il n'a plus une place

favorable dans l'imaginaire. Mais là où il est irremplaçable, c'est dans la confrontation des sujets au réel. L'imaginaire social ne fait sans doute plus place en Italie aux psychanalystes...

A.G. À la psychanalyse laïque !

J.N. Oui ! Mais au psychanalyste tel que je l'entends, celui qui devra se rendre à-même d'écouter de l'impossible, quelque chose qui n'a radicalement pas pu arriver à un destinataire et qui est resté en souffrance, les analysants italiens s'arrangeront toujours pour la susciter. Voilà de quelle souffrance il s'agit. C'est une souffrance qui produit des symptômes corporels, qui produit des symptômes qui sont de l'ordre de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle, des névroses et des psychoses. Mais ces termes de la nomenclature médicale ou psychologique ne servent à rien pour écouter ce qui est en question dans le symptôme. Ce qui est en question dans le symptôme, c'est cela, c'est la souffrance. Voici une première réponse que je voulais faire à propos de cette souffrance grâce à laquelle on demande une psychanalyse et grâce à laquelle on peut devenir psychanalyste, c'est-à-dire occuper la fonction de psychanalyste, et non faire profession de psychanalyste.

Il ne s'agit donc au départ que d'une prétention : celle d'occuper la fonction de psychanalyste ; mais il n'y a pas un être du psychanalyste. On le devient, et par la chance que vous offre un psychanalysant dont la souffrance vous convoque à cette place. Il s'en déduit bien évidemment qu'il ne saurait y avoir de psychanalyste en dehors du couple qu'il peut former avec un psychanalysant. Certains psychanalystes se disent psychanalystes, pensent avoir un être de psychanalyste et se sentent psychanalystes, même dans le social, même dans les journaux, ou quand ils signent des textes à qualités, comme psychanalyste, etc. Tout cela c'est de la frime, du vent !!! Je crois qu'ici, on doit être sérieux : on ne peut utiliser le terme de psychanalyste qu'au dépour d'une cure avec un psychanalysant.

C'est le psychanalysant qui fabrique un psychanalyste à certains moments de son discours, de sa cure, et uniquement s'il arrive à pratiquer avec lui la règle fondamentale. S'il vient uniquement pour des confidences – et d'ailleurs au début c'est nécessairement de cet ordre, il a affaire à quelqu'un en qui il peut avoir confiance, qui est discret, bienveillant, etc. Mais il ne devient véritablement psychanalyste que si et seulement si un analysant parvient à pratiquer avec lui la règle fondamentale. C'est donc d'un devenir qu'il est question, il n'y a pas d'être préalable au fait qu'un analysant se rende capable de pratiquer la règle fondamentale : de dire n'importe quoi, comme ça lui vient, de faire entendre ses idées occurrentes...

Je dis et je prétends à ce propos que toute une formation est nécessaire pour que le prétendu psychanalyste obtienne de l'analysant qu'il pratique la règle fondamentale : c'est-à-dire ne l'en empêche pas. Voilà un psychanalyste. Je le définirais comme celui qui n'empêche pas l'analysant de pratiquer la règle fondamentale. Pour qu'il ne l'empêche pas de pratiquer la règle fondamentale, il ne faut pas qu'il sache déjà ce que c'est que sa souffrance. Il ne peut pas savoir préalablement, il ne peut pas recevoir quelqu'un en sachant déjà, en mettant sur lui une étiquette de ceci ou cela.

Ce qui est en jeu dans les premiers entretiens, dans les entretiens préliminaires, c'est un pacte : si vous pratiquez la règle fondamentale, je deviendrai votre psychanalyste et si je deviens votre psychanalyste, de mon côté, qu'est-ce que je vous offre ? Je vous offre de ne pas être médecin, prêtre, psychologue, psy-quelque-chose c'est-à-dire sachant déjà, ayant des hypothèses préalables ; c'est vous qui m'aidez à fabriquer la théorie analytique qui vous convient. Vous n'êtes pas un cas qui va venir vérifier des hypothèses sur ce que c'est que l'anorexie mentale, par exemple, si vous vous plaignez d'anorexie, je ne serai pas, moi, le spécialiste de l'anorexie mentale ou de la boulimie ou de n'importe lequel de ces troubles alimentaires. Je vous écoute comme une personne qui me parle et qui, si elle me parle, de tout et de rien, et pas seulement de la nourriture, fera de moi un psychanalyste ; et c'est ce psychanalyste qui remettra la nourriture à sa place dans l'ensemble des éléments de votre vie personnelle et fabriquera avec vous la théorie qui convient à votre cas en particulier. Mais vous n'êtes pas quelqu'un à considérer déjà comme étant anorexique ou boulimique ou tout ce que vous voudrez de cet ordre. Donc, s'il y a ce pacte, un pacte éthique, vous pratiquez la règle fondamentale et moi j'essaie de ne pas vous mettre des étiquettes et de ne pas vous considérer comme quelqu'un qui vient vérifier un savoir ; s'il y a cela, nous aurons affaire tous les deux à de la psychanalyse, vous comme analysant et moi comme analyste. Mais il n'y a pas de psychanalyste sans le couple que nous formerons. C'est une fonction qui est mise en jeu par votre parole. Voilà comment je reprendrais les choses pour que ce soit vraiment clair.

A.G. Dans un autre passage d'une lettre, Jean Say affirme que ce qu'il s'agit de rendre audible, c'est un langage intérieur : celui de l'inconscient. Lacan dit qu'il n'y a d'autres formations que celles de l'inconscient et que cela rend insignifiante toute autre formation, y compris celle du psychanalyste. Peut-on alors affirmer que la formation du psychanalyste coïncide avec les formations de son inconscient, actes manqués, lapsus, rêves ? Est-ce qu'on peut dire que c'est là son Université, au sein de

laquelle il n'existe pas de cours, mais seulement de nombreuses séances d'analyse ?

J.N. C'est vrai, mais ce n'est pas tout à fait exact. C'est vrai, mais ce qui n'est pas tout à fait exact, c'est que le langage intérieur soit le langage de l'inconscient. Il ne suffit pas d'être monsieur Joyce et de faire parler Molly Bloom, pour que ce soit le langage de l'inconscient qui apparaisse. On a eu affaire à beaucoup d'écrivains : entre autres, à Albert Cohen, à Joyce et à d'autres, qui font entendre le langage intérieur. Mais le langage intérieur ce n'est pas encore l'inconscient. Il ne suffit pas de faire parler à voix haute ses pensées en suivant l'automatisme mental, comme s'exprimait Clérambault, pour qu'on ait affaire au discours issu de la règle fondamentale, comme on peut le faire dans la situation analytique. Même la femme de chambre, dans *Belle du seigneur* d'Albert Cohen, fait entendre du langage intérieur. On entend les associations de la femme de chambre. Est-ce qu'elle nous donne à lire son inconscient ? Ce n'est pas sûr. Les formations de l'inconscient, c'est un peu plus précis. Mais là encore, aujourd'hui, tout le monde se permet d'analyser des lapsus, voire de donner des interprétations aux rêves, de faire parler des gens, de les mettre sur le divan à la télévision, etc. Est-ce que ça veut dire qu'il y a un savoir du psychanalyste qui est dans la rue et qu'il y a suffisamment de psychanalyse dans la culture pour que l'on puisse se passer du psychanalyste effectif, de la cure entre analysant et analyste ?

Justement pas. Alors, c'est quoi, cette formation du psychanalyste qui va au-delà de cette interprétation spontanée que tout le monde se permet de faire ? J'allais donner un exemple de lapsus que j'aurais pu faire et duquel, immédiatement, un autre, dit psychanalyste, aurait une interprétation à me donner. Mais ce n'est pas pour autant que l'on aurait affaire à un psychanalyste qui aurait la science infuse et qui saurait, parce qu'il a une formation de psychanalyste, ce que ça veut dire. De toutes façons, aucun fragment de la vie psychique ne veut dire à soit tout seul quelque chose, sans les associations du concerné : un rêve ne s'interprète pas sans les associations du rêveur. Il faut encore, quand il s'agit d'un rêve, fabriquer à partir du contenu manifeste un contenu latent, tel qu'il ressort des associations personnelles que le rêveur doit faire, les adressant à quelqu'un qui pourra devenir psychanalyste pour les interpréter.

Il y a cependant, et à côté de cela, une formation du psychanalyste : c'est celle qu'il peut se donner à travers ses lectures – les lectures surtout littéraires, j'y insiste souvent dans mon petit livre -, mais aussi celle qui est préconisée qu'il se donne à travers le contrôle : on va chez un autre psychanalyste pour lui parler d'un cas, et de cette façon on entend ce

qu'on n'a pas pu ou su entendre tout de suite, parce que l'écoute du tiers donne un relais supplémentaire.

Pourquoi omettre que l'on devient psychanalyste aussi en étudiant la théorie analytique ? Car elle existe bel et bien : cela fait cent ans qu'il y a, depuis Freud, des livres qui parlent de psychanalyse, qui racontent des analyses, qui nous expliquent quelle attitude un psychanalyste a pu avoir pour que des formations de l'inconscient lui parviennent et arrivent à être éclaircies en tant que telles, et tout cela, donc, il ne faut jamais l'oublier, à travers les associations de l'analysant.

La formation de l'analyste tient compte de la pratique des analysants. Il n'y en a pas d'autre. C'est vrai que tout cela se mord un peu la queue, on ne peut pas devenir analyste sans avoir commencé à l'être avec un analysant, mais chaque nouvel analysant vous fait réapprendre la psychanalyse, vous remet en position d'apprendre votre métier. Cela ne rate jamais, chaque nouvel analysant me fait sentir à quel point j'en suis resté à des idées toutes faites et qu'il faudra donc réformer grâce à lui mes idées toutes faites.

Il est de plus en plus difficile d'être psychanalyste aujourd'hui, parce qu'il y a une saturation du discours analytique ; il n'y a plus cette fraîcheur ou cette capacité d'invention que l'on voit dans les textes de Freud. Pourquoi ? Parce qu'à l'époque de Freud, il fallait absolument inventer pour que ça reste nouveau. S'il n'y a pas de nouveauté, s'il n'y a pas de surprise, s'il n'y a pas d'invention, on n'est plus dans la psychanalyse, on est dans la psychologie, on est dans le junguisme.

Ce que j'appelle junguisme, c'est la psychologie généralisée, c'est la psychologie de l'inconscient... Et pourquoi pas ? Beaucoup de psychanalystes contribuent à fabriquer une idéologie psychanalytique ou une théorie psychanalytique qui fait avancer les choses, offrant la compréhension des cas qu'ils ont eu à traiter. Mais précisément, un analysant, ce n'est pas un cas. Et aucun analysant n'est analogue au suivant. Si on ne se donne pas la possibilité de réinventer la psychanalyse à chaque nouveau cas, si on n'est pas à chaque fois un nouveau psychanalyste, la psychanalyse est déjà morte. Il n'y aura plus de psychanalyse. Il y aura des logiciels de réponses toutes faites à des questions toutes faites. C'est devenu possible. J'ai vu quelque part un logiciel qui vous dicte les réponses, en vous expliquant ce que vous avez. À quoi bon ?

La formation, c'est donc la formation à l'invention. Dans le livre que vous avez traduit, il y a un passage où je dis qu'on ne peut pas donner une théorie toute faite de comment on devient peintre ou écrivain ou de comment on devient chirurgien ou architecte. Il y a, bien sûr, beaucoup de choses à savoir pour devenir peintre, beaucoup de choses à savoir

pour devenir écrivain. La psychanalyse, c'est de cet ordre : seule la performance fera qu'un écrivain va avoir un public, va inventer un style nouveau ; et seule la performance fera qu'un chirurgien, même s'il connaît parfaitement l'anatomie, la physiologie, sera capable de faire le geste nécessaire au moment opportun et réussir une opération un peu délicate. Car chaque corps est différent, chaque sujet réagit d'une façon différente. Donc que ce soit sur le plan artistique ou sur le plan scientifique, rien n'est jamais acquis d'avance... Un architecte, c'est la même chose : la distance, les matériaux et tout ce que la situation du lieu à construire apporte sont à prendre en compte... On sait quelles sont les études d'ingénieur qu'il faut faire pour devenir architecte, mais un grand architecte, c'est quelqu'un qui va savoir, en fonction de l'espace et du lieu, créer des formes et un volume qui correspondent à ce qui est attendu... Il y a à chaque fois des mystères, une part d'énigme.

Eh bien, si on élimine toute énigme, on ne peut pas penser devenir psychanalyste. Un psychanalyste, c'est quelqu'un qui est constamment confronté à la part énigmatique du sujet, c'est-à-dire au réel, à ce qui a produit un symptôme qui est, lui, réel, parce qu'impossible. Tel sujet donné ne pouvait pas faire autrement que de créer ce symptôme particulier. Et ce symptôme n'est pas explicable, s'il s'agit d'un symptôme hystérique, par l'anatomie du cerveau ou par la physiologie du corps. Il a fallu inventer un texte bizarre, entre les mots et les choses. Cette invention est fondamentale. C'est à cette invention qu'il faut répondre par de l'invention, se former à l'invention, rendre toujours capables, et les analysants comme les analystes eux-mêmes, de ne pas empêcher que de l'invention soit possible.

A.G. Ce serait être en mesure d'écouter quelque chose de différent, de neuf et de le restituer ?

J.N. Oui absolument, sinon on s'ennuie ! Et l'analyse n'est pas un lieu où on s'ennuie. Quand on fait une analyse, c'est passionnant et c'est toujours imprévu, on a toujours des surprises. On ne trouve pas ce qu'on cherchait, on trouve autre chose. Le public devrait pouvoir accepter qu'il n'y ait pas de professionnalisation possible de ce genre de fonction. S'il y a une profession de psychanalyste, s'il y a une réglementation du travail des psychanalystes, s'il y a une tarification des actes psychanalytiques, on va tuer l'invention et il n'y aura plus de psychanalyse. Je me demande pourquoi on ose se dire psychanalyste en dehors des personnes en analyse avec qui il arrive qu'on le soit... Évitez de demander à l'État qui n'y comprend rien un statut ou un titre de psychanalyste. C'est une erreur fondamentale, c'est programmer la fin annoncée de la psychanalyse. Il faut éviter cela à tout prix.

L'État ne peut que refouler la psychanalyse, et par tous les moyens.

A.G. Le titre de psychanalyste, c'est comme être psychanalyste...

J.N. Voilà ! Il y a des gens qui même dans leur cabinet ont un titre ou un diplôme affiché au mur ! Cela me paraît complètement aberrant et finit par créer encore plus de résistances, par être complètement contre-productif. Cela rassure peut-être certains patients qui ont besoin d'être rassurés parce qu'ils sont inquiets, parce qu'ils ont eu affaire à des charlatans ou pire, à des escrocs... L'escroquerie n'est jamais exclue d'elle-même en ce domaine... Lacan a très bien expliqué pourquoi la psychanalyse pouvait tomber dans l'escroquerie... Peut-être que lui-même a fait l'escroc à certains moments, il a essayé de voir jusqu'où on pouvait aller dans la crédulité humaine... Mais ce n'est pas un bon exemple, ce n'est pas un exemple à suivre.

A.G. Si, comme vous affirmez, on ne peut pas dire que la psychanalyse soit comme la médecine, une restitution de l'intégrité. Il reste à en définir le but. Quel est son but ? Pour la médecine, savoir quelle est l'intégrité normale où conduire le patient est une chose connue et apprise à travers les études scientifiques, à travers la formation universitaire. La psychothérapie sanitaire, qui a adopté comme modèle celui de la thérapie médicale, présume qu'une telle intégrité peut être rétablie pour les états psychiques aussi. En conséquence de quoi, elle se propose comme la restitution de l'intégrité psychologique du patient. Toujours en analogie avec la médecine, elle en a adopté le modèle formatif universitaire. Quel est le but d'une cure analytique ? Peut-on parler de restitution de l'intégrité, comme pour la médecine ? Qu'est-ce qui différencie la psychanalyse de la psychothérapie sanitaire ? Et pourquoi tout cela porte à conséquences quant à la formation du psychanalyste ?

J.N. Le but d'une psychanalyse, c'est de la terminer. C'est le seul but que l'on peut assigner à une psychanalyse, qu'elle arrive à bonne fin, qu'on n'ait plus besoin de son psychanalyste pour vivre. Alors qu'un psychothérapeute, on peut toujours en avoir besoin, et toute la vie ! Voilà une première réponse, il faut aller jusqu'au bout des conséquences de cette théorie de la *restitutio in integrum*, pour pouvoir apporter une réponse. L'intégrité : le retour à ce qui était se sentir bien, être bien, être adapté, avoir une bonne santé, etc. c'est tout à fait le but d'une médecine bien sentie, je n'ai rien à y objecter.

Mais la plupart du temps, quand un symptôme nécessite une psychanalyse, et pas seulement des médicaments, et pas seulement des bons conseils, et

pas seulement de la suggestion, s'il s'agit véritablement d'une écoute de ce qui est en souffrance, ce qui est en souffrance l'était déjà, alors que l'on se sentait apparemment bien, alors qu'on était en bonne santé, alors qu'on avait surmonté les crises, etc. Le symptôme psychanalysable, lui, de façon souterraine, était en train de se constituer. Lorsqu'il éclate, lorsqu'il éclot, c'est précisément parce qu'il n'a jamais pu être reconnu comme symptôme.

À la limite, le symptôme psychanalysable, c'est quelque chose que l'on trouve parfois à la fin de sa cure : au moment précis où on n'a plus besoin du psychanalyste. « J'aurai eu cela, c'était donc ça qui m'empêchait de vivre. » Ce genre de symptôme n'est pas guéri, parce qu'on revient à un état antérieur. Le discours de l'analysant amène plutôt à le réinsérer dans l'état antérieur, pour démontrer à quel point cet antérieur ne tournait pas rond, parce qu'il méconnaissait tel ou tel aspect de la vie sexuelle, par exemple.

La plupart du temps les symptômes auxquels on a affaire – et ce n'est pas un hasard – relèvent de la sphère du sexuel, sur laquelle on ne peut pas dire que les médecins aient beaucoup de choses à dire. Ils donnent de bons conseils, ou ils rigolent. À l'époque de Meynert et de Charcot, les médecins répondaient, entre eux ou in petto, d'une manière un peu grasse et salace, comme Freud le rapporte : « *penis normalis quotidies* ». Il rêvaient de pouvoir rédiger ce genre de chose sur une ordonnance ! Sans pouvoir jamais sortir en face des malades de la gravité bouffie ou des certitudes inopérantes... Ce qui était bon pour les salles de garde, aucun médecin n'a jamais osé le dire, voire le penser un peu sérieusement, sauf Freud ! Et c'est encore sans doute le cas aujourd'hui...

Cette satisfaction sexuelle si difficile à obtenir, elle est toujours à inventer. Il ne s'agit pas, dans ce domaine, du retour à de l'antérieur, la sexualité est toujours devant nous. Nous ne demandons pas à retrouver les satisfactions de la sexualité infantile, sinon nous restons des névrosés. Promettre à quelqu'un qu'il pourra retrouver la satisfaction orale de quand il était bébé et qu'il a été mal sevré par sa mère, c'est une imposture. « Je vous promets le retour à l'antérieur » : si c'est cela, on finira alcoolique !

Employer le concept de restitution est donc une aberration pour les symptômes qui relèvent de la sphère du psychanalysable. Ces symptômes sont un peu plus fins, un peu plus difficile à trouver ; ils relèvent de ce que parfois un médecin appellerait du futile, du banal. Être quitté par sa femme ou son mari, c'est tellement banal pour un médecin ! Avoir des problèmes avec la position de voyeur, c'est devenu tellement commun : la société pornographique d'aujourd'hui nous propose des images pornographiques qui font de nous des voyeurs à tous

les coins de rues, ou au coin de chaque écran ; et ça fait des ravages dans les familles, dans les couples. Cette position de voyeur où nous sommes mis par la civilisation actuelle, comment voulez-vous préconiser qu'il faille retourner à un état antérieur, une fois que l'on a été contaminé par ça ? Cela ne servira plus à rien. Il va falloir inventer, au contraire, un autre moyen de comprendre de quoi il en retourne, pourquoi les satisfactions de cet ordre, qui sont illusoire, voire déprimantes, rendent les gens encore plus tristes et les empêchent d'aller à la rencontre des femmes (ou des hommes d'ailleurs), après avoir consommé ce type de choses. Voilà les symptômes auxquels nous avons affaire aujourd'hui, voilà ce dont les gens se plaignent aujourd'hui, quand ils arrivent chez le psychanalyste, parce qu'ils ne peuvent pas aller ailleurs. On ne va pas chez un sexologue parce qu'on voit des films pornographiques. Il vous dirait plutôt : « Voyez-en davantage ! ».

Je deviens grossier, mais tout cela est très subtil, très fin et a à voir avec la difficile articulation entre les mots et les choses ; les formulations sont très importantes. Comment quelqu'un a-t-il pu énoncer son désir à une femme la première fois ? Voilà une question importante et difficile. Peut-on dire son désir, de quelle façon peut-on le dire, sans que ce soit violent ? Parce qu'un désir est toujours violent. Nous sommes entourés de violence. Or arriver à former un couple, ce devrait être : échapper à la violence, cela implique le respect de l'autre, tout en arrivant à lui dire son désir. C'est ce genre de questions qui arrivent nécessairement chez un psychanalyste, aujourd'hui, et il est évident qu'il n'y a pas de recette générale, qu'il n'y a pas de conseil tout fait à donner à ce propos.

C'est toujours au cas par cas, dans les nuances et en ayant le tact d'écouter toute l'histoire de quelqu'un pour voir ce qui l'a rendu timide par exemple. La timidité est peut-être aujourd'hui une qualité dans l'ordre des questions sexuelles. Peut-être les gens les plus timides seront les amoureux les plus merveilleux. Encore faut-il qu'ils arrivent à surmonter un tant soit peu cette timidité pour arriver à pouvoir s'adresser à quelqu'un de l'autre sexe, sans avoir peur. Voilà le genre de demande qui parviennent à un psychanalyste aujourd'hui. Cela n'a rien à voir avec un retour à l'état antérieur. L'état antérieur, c'est la timidité, par exemple.

A.G. Jean Say affirme qu'aujourd'hui, tout comme à l'époque de Freud, les études médicales sont les moins indiquées pour un psychanalyste. Qu'est-ce que vous pensez des études de psychologie ? Quelles connaissances, quelles recherches sont, à votre avis, les plus indiquées pour la formation d'un psychanalyste ?

J.N. C'est très clair : il est indispensable qu'il y ait des psychologues pour s'occuper de tous les symptômes sociaux, qu'il s'agisse des bébés, des enfants, des vieillards, des traumatisés. Il faut que ces gens-là puissent parler à des professionnels qui auront une formation psychologique, qui sauront resituer la signification normale – je dis bien normale – de tout cela. Il y a une signification normale, il y a des normes de respect de la personne humaine, de respect des droits, universels... Apprendre ce qu'est la mémoire, la perception, les troubles de la mémoire, les troubles de la perception, savoir diagnostiquer des troubles de l'alimentation, savoir diagnostiquer des troubles du lien social : tout cela est utile et on peut le faire avec plus ou moins de bon sens.

Il faut aussi qu'il y ait des psychologues qui soient à-mêmes de faciliter les choses dans l'ordre de l'entreprise. On a beaucoup besoin de psychologues pour faire que les relations hiérarchiques entre maître et employé se passent bien, qu'il y ait un peu plus de liant et moins de violence. Partout où il peut y avoir de la violence, on a besoin de psychologues. Donc, les psychologues remplissent une fonction dans la société. De là à dire que c'est une formation qui peut permettre de faire de la psychanalyse... C'est franchir un pas inadmissible. Pourquoi ? Parce que la seule chose qui n'est pas enseignée au psychologue, c'est l'éthique.

L'éthique de la personne humaine va au-delà des droits de l'homme, de la personne. L'éthique c'est ce qui a trait à des choses tout à fait fondamentales et qui concernent la jouissance. Il y a du sadisme et du masochisme en jeu dans toutes les situations psychologiques ; il y a du voyeurisme et de l'exhibitionnisme en jeu dans toutes les situations psychologiques. Ce sont là les pulsions dont parlent Freud, n'est-ce pas ? Le terme de pulsion doit intervenir dans ce que j'appelle éthique, à partir du moment où ce qui relève de la jouissance a à être pris en compte. Aucune formation n'est donnée aux psychologues pour déterminer dans quelle mesure ils sont ou trop masochistes ou trop sadiques, lorsqu'ils sont confrontés à la souffrance des victimes de la torture, par exemple. Aucune formation de cet ordre, à ma connaissance... Il y a des psychologues qui s'en rendent compte et vont demander une psychanalyse, justement pour cela. Et là, ils sont confrontés à des limites, à ce qui justement ne peut pas se dire. C'est quoi l'éthique ? C'est l'éthique du dire, ce qui peut se dire et ce qui ne peut pas se dire. Certaines choses ne peuvent pas se dire n'importe où, n'importe quand.

Dans certaines circonstances le secret est indispensable. Parle-t-on du secret durant le cursus des études psychologiques ? Je ne crois pas, je n'en ai pas entendu parler. Pourquoi ? Parce que cela n'est pas la préoccupation d'une science de l'âme. Une science de l'âme ou une science du sujet méconnaît,

par définition, ce qu'est l'éthique. La science de toutes les façons est amoral... Pour faire des bébés éprouvettes... Sans se demander si on peut congeler des foetus et si une grand-mère peut avoir des enfants de son fils ou de son petit-fils, etc. Tout cela est devenu possible grâce à la science et grâce au fait qu'elle soit, par essence, amoral.

C'est donc très bien que la science soit amoral ; mais en ce qui concerne les relations humaines il faut que les psychologues se rendent compte que leur science, si c'en est une, est limitée par l'éthique, qu'elle a des limites éthiques. Raison pour laquelle la psychologie n'est pas la formation adéquate à la psychanalyse. Comme lorsqu'on apprend une langue étrangère, il y a de faux-amis. On a affaire au même sujet, au même type de plainte et il y a des sujets avec lesquelles la psychothérapie peut suffire, pourquoi pas ?! Mais quand le symptôme insiste et qu'il demande à être écouté au-delà de la psychothérapie, quand la psychothérapie se révèle défaillante, la plupart du temps, les gens qui arrivent chez un psychanalyste ont justement déjà fait une psychothérapie qui n'a pas abouti : ils ont eu affaire à des gens bien intentionnés peut-être, qui ont eu une bonne formation de psychologue, éventuellement, des gens lucides, formés, encore une fois bienveillants, mais qui ont été poussés jusqu'à certaines limites, où précisément la jouissance où ils étaient impliqués par leur écoute était devenue insupportable. La jouissance qu'ils éprouvaient eux-mêmes à écouter ces gens était indéchiffrée, ils n'avaient pas les moyens de la déchiffrer eux-mêmes, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'est l'inconscient, les pulsions... Voilà !

A.G. La dernière question : l'analyste est-il soutenu par la tâche à accomplir ou par son désir ? Jean Say soutient que la psychanalyse institutionnelle a peut-être eu jusqu'ici davantage voix au chapitre pour ce qui est de traiter les symptômes, et pas tellement le désir si mystérieux, si particulier, du psychanalyste. Pouvez-vous dire ce qu'est la psychanalyse institutionnelle et ce qu'il en est de cette voix au chapitre qu'elle se permet d'avoir par rapport au désir ?

J.N. C'est une question délicate et qui concerne l'histoire du mouvement psychanalytique ; et ce qu'est devenue la psychanalyse institutionnelle aujourd'hui est très compliqué. Il y a des associations internationales, des églises et des groupes qui sélectionnent des psychanalystes... Tout cela va à l'encontre de ce que j'ai déjà répondu. Je ne peux pas dire à ce propos autre chose que ce que j'ai déjà dit concernant la capacité à inventer, à frayer des chemins nouveaux, ce qui est indispensable, si on veut devenir ou rester psychanalyste. C'est le titre d'un livre de Serge André, devenir ou rester psy-

chanalyste, sous-entendant ainsi qu'il n'y a pas d'être du psychanalyste.

Or la psychanalyse institutionnelle suppose l'existence d'un être du psychanalyste. Et même Lacan, lorsqu'il cherchait à sélectionner des A. E., il cherchait à créer un titre nouveau, peut-être un titre de psychanalyste.

Ce titre de psychanalyste, vous le présentez, je le récuse entièrement : ce n'est pas possible d'introniser quelqu'un psychanalyste. Seul l'analysant est en mesure de dire qu'il a fait une analyse avec quelqu'un. À partir de là, je ne dis pas que la psychanalyse institutionnelle n'est pas nécessaire, est inutile. Elle est même peut-être indispensable pour que les psychanalystes ne restent pas seuls, il est indispensable que les psychanalystes se retrouvent et travaillent ensemble. Un psychanalyste ne doit pas rester seul et croire qu'il est le seul psychanalyste.

Mais cela ne veut pas dire que les psychanalystes peuvent cultiver, dans ces serres un peu chaudes que sont les institutions analytiques, ce qu'est vraiment le désir du psychanalyste. Le désir du psychanalyste est quelque chose d'absolument sauvage, c'est une plante qui ne peut pas être mise dans les serres, comme la plupart des fruits et légumes que nous mangeons aujourd'hui ; nous avons des tomates durant toutes les saisons de l'année ! On pourrait avoir des psychanalystes n'importe où et n'importe quand ? Ce n'est pas vrai. Un psychanalyste se rencontre, et pour le rencontrer, il faut des conditions très spéciales. Ce n'est pas donné à tout le monde, et il y a de mauvaises rencontres.

Un psychanalyste devrait pouvoir reconnaître qu'il a fait une mauvaise rencontre et qu'il ne sera pas le psychanalyste qu'il faut pour cette personne. Cela peut se vérifier au bout des entretiens préliminaires. Ils servent précisément à voir si cette rencontre va déboucher sur la possibilité de faire une analyse, tant pour l'analysant que pour l'analyste. On peut très bien être amené à constater qu'un psychanalyste donné touche à ses limites avec tel ou tel analysant ; il y a toujours des limites à reconnaître. Raison pour laquelle je ne suis pas très favorable à des institutions analytiques qui garantissent les psychanalystes.

Malheureusement peut-être pour notre insertion dans la société européenne qui demande d'afficher des règles, de réglementer notre profession et d'en faire une profession. Mais c'est très difficile d'en faire une profession. Il faut essayer de faire en sorte que les psychanalystes soient reconnus comme des gens qui ne peuvent pas faire n'importe quoi ; qui, lorsqu'ils sont psychanalystes suivent des règles du jeu très précises, qui sont des règles éthiques, qu'ils ne font donc vraiment pas n'importe quoi : qu'ils ne couchent pas avec leurs patientes, qu'ils ne font pas chanter les gens avec ce qu'ils savent d'eux, qu'ils

ne prennent pas des gens de la même famille sur leur divan, qu'ils ne parlent pas en public (au restaurant, par exemple) des cas qu'ils suivent, qu'ils ne se vantent pas d'être l'analyste de Carla Sarkozy, par exemple, vous voyez ce dont je veux parler et dont la liste n'est pas close. Il ne faut pas que ce type de rumeur, qui entoure la psychanalyse aujourd'hui, se répande et devienne courant, parce que là, c'est terminé !

A.G. Merci beaucoup pour tout le temps que vous m'avez consacré et pour tout ce que vous avez dit.

Paroles d'un analysant freudien* : « *Mon analyse a valu le coût !* »

Luc Diaz

Je suis (r)entré en analyse avec le désir de ne plus désirer ; j(e m)'en suis sorti – pour autant que l'on (s')en ressorte – avec celui que *ça* ne cesse plus de désirer, jusqu'à ma mort au plus, et même plus vraiment, au moins... *Mon analyse m'est, toujours et en corps, pas sans effets. Pas sans.*

Ce sont des douleurs physiques et des souffrances psychiques, qui m'ont allongé sur le divan de *mon* analyste. Entre *mon* corps et *mon* esprit, c'est peut-être plus qu'un, ce ne sera jamais tout à fait deux. Mes angoisses, devant cette vie, qui sans cesser jaillit, mes détresses devant cette mort, qui sans cesser tarit, m'y ont conduit dans l'illusion mortifère de pouvoir, que dis-je, de devoir, au mieux, leur échapper, au pire, les maîtriser. Les dernières me poussaient aux bords des précipices. J'y éprouvais l'ivrognerie de mes vertiges. Les premières me pliaient littéralement en deux par des coliques spasmodiques, partagé que je suis entre mes envies et mes peurs de vivre, et donc de mourir. *Courbe la tête, fier Sicambre !* J'y souffrais les douleurs de mon humaine vie, *perdable de sa condition*. Mes désespérances étaient à la hauteur de mes espérances ; l'inespéré – c'est-à-dire la vie à mort – m'effrayait.

Aujourd'hui, je l'espère tout autant que je le crains. Mes proches me trouvent moins à vif, mais, apparemment, pas moins vivant. Peut-être plus... *Mon analyse a changé le regard des autres sur moi-même, en changeant mon regard sur les autres et donc sur moi-même. Ils ont leurs histoires. En semble, j'ai les miennes... en différences. Mes passages réitérés sur le divan furent (d')une apaisante corrosion, une suite discontinue d'apaisantes corrosions, de mes orgueils et de mes humilités, de mes culpabilités et de mes innocences, de mes vergognes et de mes fiertés, de mes vanités et de mes modesties, de mes grandeurs et de mes petitesse... de pas toutes mes équivoques.*

Un de ses plus chers présents reste en corps à ce jour de pouvoir, plus ou moins, m'autoriser à me demander : *pourquoi ai-je donc tant envie de ce qui me fait peur ?* – sans plus trop m'offusquer de (devoir) m'en culpabiliser, pour m'empêcher de tenter d'y répondre. Cela m'aide en corps à laisser passer la vague, les vagues. Angoisses, détresses, me traversent par vagues successives. Leurs fréquences et leurs intensités n'y sont

jamais continues. Le bonheur n'existe pas : seul quelque moment de joies. Constaté, qu'il y a déjà quelque temps, qu'une vague ne m'est pas passée, m'est le plus souvent prémonition d'une prochaine plus terrible en corps. Plus j'essaierai d'y résister, plus elle m'en portera. Tenter sans jamais vraiment cesser de donner du sens aux non-sens et plus en corps du non-sens au sens me permet désormais en quelque occasion fugitive de m'en laisser traverser, autrement.

Je suis (r)entré en analyse dans le mois qui a suivi la retraite de mon père : je venais juste de me tenir sous ma thèse. Une certaine vulgate psychanalytique, qui irrigue toute la société, tente de nous faire croire bien des choses, et entre autres, qu'il nous faudrait *faire nos deuil*s, et que nous devrions *tuer le père*. Le drame, ce n'est pas de tuer le père, le drame, c'est qu'il soit déjà mort, c'est-à-dire qu'il soit né tel, qu'il soit mortel. Entre piété et pitié pour son corps, vieilli, réduit, usé, tiré jusqu'à la corde, soumis, mis sous, à l'écart, est bien vite apparu, sur le divan de *mon* analyste, le mépris et ses méprises.

Avec au bout des contes, celui et celles sur moi-même, moi et le même, déjà plus qu'un, mais jamais tout à fait deux. Ce mépris m'a longtemps empêché de le travailler. Il contient l'idée qu'il y aurait des gens inférieurs et des gens supérieurs. Il me fait, en corps, fluctuer entre des ivresses d'exaltation vaniteuse et des gueules de bois de détresses désespérées. L'aborder en analyse m'a longtemps ramené au *qui suis-je ?* fondamental : qui suis-je pour pouvoir mépriser ce mépris de moi-même, sans finir par me le mépriser, moi et le même ?

Mon mépris, c'est d'abord et en corps celui de *mon* corps, de ce corps qui décline, pourrissable, pourrissant, de sa condition. C'est le mépris du corps tout court. Le bête mépris de la bête, et ses méprises entre anges et bêtes.

Ce sont ceux du langage lui-même qui, sans cesser, oppose, *oui/non*, – c'est la méprise et sa malédiction –, et ordonne, *bon/mauvais*, des histoires de *Bien* et de *Mal* – c'est le mépris et sa médisance. Nous disons alors que nos pieds sont bêtes : ils sont au niveau *inférieur*. Nos mains, à l'étage *supérieur*, sont intelligentes : ce sont elles qui pensent, prennent, manipulent, et supplient.

Pourtant, c'est sûr : c'est par, c'est sur ses pieds, que l'être humain s'accomplit, qu'il accomplit son inaccompli. Je ne suis qu'un pèlerin, qui va de tombes en tombes, cherchant sa demeure première, pour finalement se perdre, plus que se retrouver, dans sa dernière.

Mon mépris se nourrit de ma honte, de ma honte d'être en vie, en vain, nu, de ma honte de ne pas mourir de honte d'être en vie, en vain, nu, la honte d'Adam et d'Ève, dès qu'ils croquèrent le fruit défendu de l'arbre du langage. Ma honte, mes hontes, leurs auto-persécutions/conservations, furent mes plus fidèles compagnes tout au long de *mon* analyse. Ce sont elles qui m'y appelaient, ce sont elles qui m'y enfermaient.

Mes hontes sont enfouies aux tréfonds de ma chrétienne culpabilité. Coupable d'être né, coupable d'être né tel..., coupable de ne pas re-n'être. Ne mérité-je pas la mort, qui paraît-il se mérite ? Même *les petits cochons* n'avaient pas voulu de *Moi*... Il m'a fallu d'abord déblayer, quelque peu, mes culpabilités, avant de pouvoir laisser passer quelque honte. L'analyse en me dépouillant bout par bout, bout à bout, d'illusions imaginaires et mortifères sur, de, *Moi-même*, m'a permis de défaire quelque peu mes culpabilités, sans avoir trop peur donc trop envie de (se) laisser aller, (à) passer de ma honte, au lieu de *m'en étaler*... toujours et en corps.

Ma thèse venait définitivement refermer de mes adolescences, que mes études en médecine avaient illusoirement prolongées. Le désir de ne plus désirer s'était installé à l'entrée de leur pot au noir, au début de cet âge des possibles par excellence, où je rêvais en corps d'impossible(s). J'en avais formulé le vœu secret, lors d'une montée de sève printanière et pubertaire, primesautière, en croquant, dans l'arbre, ma première cerise de l'année. Plus qu'un vœu, c'était un serment que je me prêtais à moi-même. Je savais que rien au monde ni personne ne pourraient m'en relever. À la vie, à la mort...

Il *me* faudra toute la durée des onze ans de *ma* cure analytique pour m'en relever. Et me relever un jour du divan où j'avais dû m'allonger. Ce serment, j'étais à la fois *celui-là* seul qui le prêtait, *celui-là* seul devant qui je me trouvais déféré, *celui-là* seul qui le recevait, *celui-là* seul qui me jugeait et qui m'obligeait. L'Œil jusques en la tombe serait cette petite voix de la conscience, ce petit maître *jedi*, ou plutôt *jetedis*, et même *jetedist'estoi*, c'est-à-dire, *taistoi*, qui, depuis mon âge de raison et donc de déraison, me résonne et me résonne sans jamais vraiment cesser.

L'impossible de son inhérente contradiction élevait mon vœu au rang de sacrifice. L'enjeu de ce sacrifice est absolu. Il a les attraits de la mort.

Le sacrifice, c'est toujours et en corps, celui de la bête. Appelez-la *bélier primordial*, ou *corpus christi*, c'est, toujours et en corps, du corps, dont il est questions. Ce sacrifice évoque avec force les liens tissés, jadis, entre les dieux et les victimes, qui les suppléaient sous une hache au double tranchant.

Je croyais me retirer d'un jeu auquel j'étais sûr de perdre et dont je croyais pouvoir prédire le cours inexorable, quoi que je fasse. J'étais emmuré vivant dans le silence et dans l'image de la mort. Je séchais sur pied : je crevais. Mon vœu ne peut être en aucune façon exécuté : c'est prétendre avec du désir édifier son absence. Par un tel vœu, j'étais soumis à l'impossible. De quelque côté que je me tournais, quelque parti que je prenais, l'angoisse m'était irrémédiable : fantôme(s) ou renégat.

Les enfants, aujourd'hui plus en corps, filles ou garçons, peu importe leur sexe, devraient devenir maîtres des monstres de leurs poches : *masters* de leurs *pokémons*, acrosyllabisme de l'anglais : *pocket monsters*. Ils devraient tous les attraper, les enfermer dans une balle de poche, et les y dresser. Ils devraient devenir maîtres des corps de leurs monstres, des monstres de leur corps. Le discours du maître, on se l'adresse d'abord, aussi, et surtout à *soi-même*. À chaque fois que l'on se croit maître de soi, maître de son être, maître de son corps. Un corps à mettre en *branle*. Le langage rend esclave. Le langage rend le corps esclave.

La bandaison, papa ! Ça se commande pas !, je connaissais la *mâle ritournelle* de Brassens depuis longtemps. Le sexe demeurait, pourtant, pour (mon) *Moi* une question de performance(s). L'appel à mort de la vie. C'est la (petite) mort que j'y attendais, elle que j'espérais, elle que je redoutais. Toujours et en corps, ce désir de ne plus désirer. Je ne dis pas qu'aujourd'hui j'ai moins peur du fiasco, juste que je comprends un peu des pourquoi je le désire en corps. Ça aide. Ça m'aide. C'est toujours et en corps la mort de la bête. Des bêtes meurent au moment où elles fraient et s'accouplent. Quelque chose est finie. Quand on aime le plus intensément, quelque chose est finie.

« *Mon corps m'appartient !* » est une phrase renversante. Qui est donc ce *m'*, ce *Moi* ? Si ce n'est, déjà, au moins, ce corps. Le corps et l'esprit font peut-être plus d'un, mais toujours moins de deux. L'analyse m'a permis de mettre ces questions aux travaux. Littéralement, le corps soutient l'esprit. Pour parler, je ne peux, pour autant, que refuser de me réduire à ce qui m'incarne. Je ne peux que refuser, en même temps, et la prématurité, l'incomplétude de *mon* corps non-fini, et sa finitude, sa mort inéluctable, impensable. Il n'y a peut-être rien de si vénérable que cette règle de grammaire qui interdit le possessif, qui interdit toute prétention à l'identité, à toute propriété, s'agissant

des parties même du corps. Il ne faudrait pas dire : « *J'essuie mes pieds !* », mais : « *Je m'essuie les pieds !* ».

Le langage rend (le corps) esclave. Le corps se tait. Oh ! il ne fait pas silence, il peut même être très bruyant. Mais *mon* corps se tait, et je le corsetais tant et plus, que je m'y retrouvais enfermé, renfermé dedans. J'en fis vite une prison. Le point d'inflexion dans mes manières de le considérer, de le sidérer comme un con, fut un rêve. Je me retrouvais prisonnier de *mon* propre corps, comme dans une enveloppe hermétique avec pour seule communication avec l'extérieur, une visière hachée de barreaux. Travaillé sur le divan de *mon* analyste, ce rêve me permit aussi de prendre conscience de ma solitude fondamentale, ou plutôt d'y consentir quelque peu. Je suis né tout seul, je mourrai tout seul. Entre les deux, juste une série de faits divers, dont je peux peut-être aujourd'hui avoir l'illusion d'un peu plus les choisir moi-même, plutôt que de les subir sans jamais cesser, jusqu'au dernier, inéluctable.

Ne plus trop considérer *mon* corps, donc ne plus trop me considérer moi-même, comme une bête méprisable que « je » devais dresser, m'a permis de pouvoir commencer à me redresser, à me déplier, quelque peu... *Cambre la tête, fier si courbe !* Cela m'a permis de laisser un peu plus passer de la vie et donc de la mort en moi-même, en *mon* corps, en corps et encore. J'ai alors, enfin, accepté, par exemple, d'apprendre à danser, à danser en public, et même quelques fois devant un public : en spectacle. Pour cela, je suis allé regarder *mon* corps en mouvements dans une glace sous les regards d'autres, en sembles. Puis, je m'y suis laissé éprouver par la vie et sa branloire pérenne. Pour se déplacer sur le corps d'autres animaux, ne dit-on pas qu'il faut y *faire un avec la bête*... À ses détours, la danse m'a alors aidé à poursuivre de mes dépouillements en *mon* analyse même.

Mes premières années, je restais cloué, pour ne pas dire crucifié, sur le divan de *mon* analyste. Figé sur *mon* dos dans une position mortuaire, jambes et bras *bien* croisés. Le jour où j'ai pu m'en surprendre, je venais de me voir joindre *mes* mains sur *mon* torse. Pour compléter le tableau, il ne m'y manquait plus que d'y ajouter le chapelet avec le crucifix, et d'y fermer les paupières. Je suis alors passé pour quelques années en corps dans une position latérale – de sécurité ? –, qui pouvait évoquer celle d'un fœtus, qui est aussi celle, où je m'endors en corps, avant de pouvoir re-n'être les dernières années, en variant mes modes d'allongements au grès de mes séances. Je me suis même levé, enfin redressé, une fois, au cours de l'une d'elles... Cela a mis fin à la séance, pas en corps à l'analyse.

Le désir d'en finir avec le désir m'aura ainsi longtemps paralysé sur le divan de *mon* analyste. Je le lui projetais d'abord, d'autant plus dans ces temps premiers où je l'ai garé sur un piédestal. Je l'y hissais drapé de ma plus belle toge stoïque, à la force et à proportion de mon mépris de moi-même. L'en libéra et m'en libéra, par à-coups successifs, son silence insistant, scandé de quelques fermes interventions bien senties et bien pesées, mais peut-être plus en corps de certaines interprétations, où il se prenait les pieds dans ses tapis. Ses lapsus, ses bégaiements, ses bafouillements, furent aussi importants, si ce n'est peut-être plus, que les miens, dans *ma* propre analyse.

Je le lui projetais dans un premier temps d'autant plus facilement que, dans ce désir de ne plus désirer, j'étais dans un mal-entendu symétrique, concernant la psychanalyse et le bouddhisme.

Siddhârtha Gautama enseignait l'absence de désir(s) pour atteindre le nirvâna, c'est-à-dire étymologiquement l'extinction, l'expiration, qui n'est rien d'autre que la mort, sans pour autant la désirer. La sidération, c'est l'absence de désidération, c'est-à-dire, étymologiquement, de désir. Désirer en finir avec le désir, c'est toujours et en corps désirer. L'analyste freudien – pour autant qu'il existe – n'est pas un bouddhiste zen. C'est même l'exact contraire. À la différence de ce dernier, il cultive quelque intranquillité. Là où je ne me trompais pas, c'est sur la place centrale de *leur* désir dans (leurs réflexions sur) leurs fonctionnements à tous deux.

Je me souviens, pour autant que je les reconstruise, de douleurs physiques, à type de contraction et d'oppression, qui, longtemps, m'ont étreint sur le divan de mon analyste, lorsque j'abordais la question du désir. Sous mes culpabilités, j'avais honte de désirer. Je savais bien quelque part que mon désir d'en finir avec le désir ne tenait pas la route, c'est bien pour cela que j'étais là. Mais s'il ne tenait pas la route, c'était de ma faute : je n'étais soit pas capable, soit pas digne, de la lui faire tenir.

Tant que je n'ai pas eu un tant soit peu lâché cette façon de voir, de vivre, où je me cramponnais, où me cramponnaient ma peur, et donc mon envie de vivre et donc de mourir, je suis allé deux fois par semaine à mes séances avec une boule au ventre, qui faisait le yoyo jusqu'au fond de ma gorge. Heureusement, j'en ressortais le plus souvent quelque peu allégé, sinon j'aurais longtemps pu faire tourner en ronds le masochisme. Je ressemblais alors à un homme qui s'époumone en tambourinant sur une porte. Il implore qu'on lui ouvre pour le laisser sortir, alors qu'il est déjà dehors. Cela ne servait à rien de me dire que j'étais déjà dehors, je ne pouvais pas en corps l'entendre.

Pour pouvoir l'éprouver, m'en laisser traverser, il aura fallu quelques années de cette démarche d'humilité, qui consiste à aller voir un jour un autre pour l'entretenir de mes (mal)propres banalités, et y reconnaître que *claudiquer n'est pas pécher*. Je savais bien que *nobody's perfect*, mais *Moi* en corps moins que les autres. Nous naissons non-finis, nous mourons non-finis, y compris en corps. L'être humain trouve au mieux, c'est-à-dire au pire, sa perfection dans sa fin, qui est la mort. Je tentais l'impossible de me *mort-vivantiser*... Aujourd'hui, j'essaie de vivre chaque jour comme s'il était le dernier et de travailler comme si j'avais devant moi tout le temps possible. L'étude est ma seule lumière.

La règle fondamentale du divan de Sigmund Freud contient une même contradiction à celle qui m'avait conduit à m'allonger. L'analyste fait vœu de silence en lui ; il rejoint la contradiction propre au vœu de silence : prétendre avec des mots édifier du silence. En regard, sans se voir, l'analysant fait vœu de parler, de dire tout ce qui vient, de ne pas se le taire. *Le vœu de silence*, c'est Pascal Quignard qui m'en passait les mots. La voix, qui s'élève en moi, quand je lis ses écrits, est d'une apaisante corrosion. Lire *sa rhétorique spéculative* m'est une suite discontinuée d'apaisantes corrosions, en échos à *mon* travail d'analyse : ouvertures en d'inopinées fermeture-éclair, éclair des métaphores, de leurs corrosifs inattendus, de leurs apaisant changements d'épaulé.

En *analysant*, je me suis alors retrouvé confronté à la, à *ma*, contradiction par la face, où c'est la langue même, qui doit se résoudre en retournant ses armes contre elle-même. Elle doit se porter en avant. Elle doit s'exposer dans le dessein insensé de perdre définitivement la bataille. Elle doit s'escrimer à défaire, à détruire, les fonctions dont les sociétés et les cultures la prétendent porteuse. Défi et carnage. Elle doit mettre flamberge au vent : lame nue, vaine, couverte de son sang qui brille comme un *secret de Polichinelle*. Dont le caractère dénué de sens *brille*, comme la langue dit d'un objet qui tout à coup fait défaut, qu'il *brille* par son *absence*.

C'est ce que veut dire le mot sarcasme. Ce qui est dit ne l'est pas. Il dit ce qu'il ne dit pas, et il ne dit pas ce qu'il ne dit pas. Du moins ne dit-il pas – *lato sensu* –, ce qu'il ne dit pas – *stricto sensu*. Il s'emploie à dire sans dire. Une langue bien faite ne peut supporter dans son fonctionnement qu'une figure conserve du sens. Non seulement, elle détruit les significations affectées aux mots qu'elle utilise, mais elle fauche soudain la matière même de la phrase.

Tel est le sarcasme. Il rappelle à la pensée quelque chose, quelque chose de très détraqué, fait

de perte, d'absence de sens, et de saccage. Ce quelque chose est à l'origine, à chaque fois renouvelée, de la langue dont on use, supposé que nous usions d'elle. En un autre sens, il est absolument ce qu'elle est matériellement : autodestruction. Rabelais a emprunté ce mot au bas latin, *sarcasmus*, lui-même pris au grec, *sarkasmos*, rire amer, dérivé du verbe *sarkazein*, mordre la chair. La langue doit (re)mordre la chair. La chair mordre, la chair morte. Et qu'un coup de sang lui donne du lustre, et illumine le mort-vivant.

Mordre la langue, à s'en mordre les lèvres, à s'en mordre la langue, à m'en démordre le corps, me fit cheminer les cours de *mon* analyse. Au fil des séances, au décours d'incertains passages éphémères, j'y lâchais quelque peu ma chrétienne culpabilité et son idéal stoïque. À partir du moment où nous parlons, nous ne sommes plus jamais nus. Adam et Ève ont de suite caché leur sexe. C'est ce que condense le conte du roi nu. Les êtres parlants ne sont jamais nus, ils ne peuvent que se dénuder et/ou être dénudés. L'angoisse est désormais notre seule nudité, notre seule impudeur.

Par l'idéal stoïque, je m'imposais une pudeur, et donc une impudeur, démesurée, détraquante. Je tentais de retenir, de contenir toutes mes émotions, comme le con tient. Elles m'en devenaient un poison acide, qui me rongait les chairs et le cœur. Je m'épuisais à élever sans cesse des digues pour refouler des océans de larmes. Je m'y noyais. Leurs trop-pleins s'écoulaient qu'en mêmes dans des rhinites allergiques diverses et variées, des rhumes itératifs – des crèves, dit-on parfois fort justement – et je ne sais quoi en corps. Ils ont peu à peu disparu. Aujourd'hui, je n'ai plus vraiment de pudeur pour mes larmes de joies ; je reste plus mesuré, c'est-à-dire plus démesuré, pour mes larmes de peine ; je m'autorise cependant un peu à les laisser couler, s'écouler, sans trop de vergogne.

La meuna vergonha, ma honte en pas-toi, *ma suffisance*, mon insuffisance en pas-moi, considéraient la psychanalyse comme supérieure aux TTC (thérapies cognitivo-comportementales) : ces dernières ne feraient que *déplacer* les symptômes, alors que la première les rendrait *inutiles*. *Hubris*, quand tu nous tiens ! Tout ce que je peux dire, c'est que je souffrais déjà suffisamment de vouloir me dresser, de vouloir dresser la bête que je suis, pour ne pas aller essayer de me surdresser en corps plus dans des TTC. Leur but est bien quant à elles d'éradiquer le symptôme (à mort), en oubliant parfois bien vite la vie qui va avec. Ce ne fut pas ceux de *mon* analyse. Si mes principaux symptômes se sont progressivement amendés, c'est *de surcroît*, comme on dit. Il en est même apparu un nouveau, avec lequel je vis aujourd'hui dans une paix relative, sous la forme de poussées diverses et variées

d'un psoriasis palmo-plantaire, pustuleux qui plus est. Ou en corps, mes colères rentrées, mes haines, se transforment désormais en rages de dents, dedans, deux-dans... Pouvoir en sourire un peu ne fait pas disparaître ma douleur, cela l'atténue d'un pas-de-côté.

Allégé de mes armures emprisonnantes, plus ou moins au clair obscur avec mes culpabilités et mes hontes, de créature formidablement dérisoire, les deux ou trois avant-dernières années de *mon* analyse furent confortables. Je me lovais dans ce qui était devenue la facilité douillette du divan de *mon* analyste, à l'abri... J'avais lâché pas mal de leurres et de leurs souffrances. Il m'en restait un, pas piqué des vers, celui de lâcher ce confort et ses artifices. Mon désir d'en finir avec le désir s'y révélait désir de savoir le fin mot sur le désir. Je n'en finissais pas d'y reconnaître mon désir, comme étant, d'abord et avant tout, celui des autres, et, en premier lieu, celui ou ceux de ma mère, et de ses paradoxales injonctions : « Sois grand, mon petit ! ». L'analyse me faisait re-sentir que je ne savais jamais ce que j'étais en train de dire, et pire ou mieux, que je ne savais jamais vraiment qui le disait. Quand je dis que mon désir est le sien, me revient, à l'esprit et au corps, le *dur désir de durer*, que chantait Paul Éluard.

Durant mon âge de latence, Napoléon fut une figure à la hauteur de mes petites supposées, le parangon d'intégration, et donc de désintégration, d'un fils d'étranger. « Pourvu que ça dure ! », tels sont les mots que l'on prête à sa mère, lors de son sacre, le deux décembre 1804, à Notre-Dame. Elle y était pourtant à la fois absente, et à la fois représentée sur la toile, le voile de Louis David. *Pourvu que ça dure !*, tel serait le désir d'une mère pour être Laëtitia, heureuse...

Ça ne dure pas, ça durcit, se rétracte, et meurt. Comme le fascinus redevient *mentula* dans la détumescence. Comme le fascinus ressort *mentula* du vagin... *Pourvu que ça dure !* Pourvu que ça reste dur, mais sans jamais durcir vraiment, sinon ça meurt. Et plus ça dure, et plus ça cesse en durcissant, plus ça se rétracte et plus ça meurt. *Pourvu*

que ça dure et donc que ça cesse !, telle serait l'injonction paradoxale de La mère, qui n'existe pas.

Pourvu que ça dure ! – sous entendu, les *commodités* douillettes du divan –, fut l'une de mes libres associations vers la fin de ces confortables années. La scansion, plus que la sanction, de mon analys(t)e fut rédhitoire : le prix de mes séances augmenta de cinq euros. Il me fallut alors encore un autre hiver avant de mettre un terme à l'*interminable*, c'est-à-dire à *mon* analyse.

Elle m'avait heureusement permis de supplier, de sublimer ailleurs. D'abord dès les premières années de *positions latérales*, par la peinture, où je pourrais dire *a posteriori* que j'y mettais en forme(s), ce que je ne pouvais mettre en mots. Mieux, *mon* analyse m'autorisait à laisser de mes traces sans trop de vergogne. Progressivement, lâcher, laisser passer mes peurs et mes envies, lâcha, laissa passer mon ou mes traits. C'est l'inattendu, auxquels les dieux livrent passage, que j'y recherchais désormais.

À la fin, ce fut mon écriture qui s'en trouva libérée ; elle laisse dorénavant passer un peu plus de mes peurs et de mes envies de laisser quelques traces, et d'écrire, et donc de dire, pas mal de bêtises. Toujours et en corps, des histoires de bestioles, qui s'étiolent... Depuis j'écris sans jamais vraiment cesser, *interminablement*, et je m'écrie en vous écrivant :

« Oui ! *Mon* analyse a indubitablement valu le coût ! »

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnaud, le dimanche premier avril 2012.

* : à croire évidemment sur parole, d'autant plus, ou plutôt, d'autant moins, que le se disant analysant freudien tiendrait *aussi*, depuis, lieu d'aisances... Par quels détours de passe y passe ? Peut-être une autre histoire, en corps la même... Nous ne serions que des passeurs passant. Pas sans.

Tout le reste est littérature...

DORMIRA JAMAIS

" *Tout est près. Les pires conditions matérielles sont excellentes. Les bois sont blancs ou noirs. On ne dormira jamais.*" André Breton, Manifeste du surréalisme, 1924.

Françoise Wilder propose ce texte à votre lecture

L'élaboration de la pensée par le discours (extrait), Par Heirich von kleist

Si tu veux savoir une certaine chose et que tu ne puisses y parvenir par la méditation, je te conseille, mon cher et judicieux ami, d'en parler avec le premier homme de ta connaissance que tu rencontreras. Il n'est pas nécessaire que ce soit un esprit subtil; il ne s'agit pas non plus de l'interroger sur ce qui t'occupe: non! C'est toi qui dois plutôt commencer par lui conter ton affaire. Tu écarquilles les yeux et tu réponds que l'on t'a engagé dans ta jeunesse à ne parler que des choses que tu comprends. Mais dans ce cas tu parles avec la prétention d'instruire *les autres*, et moi je veux que tu parles dans l'intention raisonnable de t'instruire *toi-même*: ainsi les deux règles de sagesse, qui s'appliquent à des cas différents, pourraient peut-être subsister l'une à côté de l'autre. Le Français dit que « L'appétit vient en mangeant »¹, et ce principe expérimental reste vrai si on le parodie en disant que « l'idée vient en parlant »(1). Souvent, je suis à mon bureau parmi les dossiers juridiques et je cherche, à propos d'un procès embrouillé, à quel point de vue je pourrais bien me placer pour l'examiner. Il arrive encore que j'ai un problème d'algèbre à résoudre; je cherche l'équation qui exprime les rapports donnés, à partir desquels il est facile de trouver la solution par le calcul. Et si j'en parle avec ma sœur, qui est assise à travailler derrière moi, j'apprends ce que je n'aurais pas découvert en y réfléchissant pendant des heures peut-être. Elle ne me l'a pas dit à proprement parler, car elle ne connaît pas le code et ne l'a pas étudié dans Euler ou Kästner². Elle ne m'a pas non plus conduit par des questions habiles au point dont tout dépend -bien que cela puisse aussi se produire assez souvent. Mais j'ai tout de même quelque idée vague, qui n'est pas sans rapport avec ce que je cherche: il suffit donc que je commence hardiment; comme il

faut bien finir lorsqu'on a commencé, le discours continue et alors l'esprit amène l'idée confuse à la clarté complète; à mon étonnement la recherche est terminée avec la période. J'introduis des sons inarticulés. je traîne en longueur les mots de coordination; j'emploie inutilement une apposition et je mers d'autres artifices pour allonger mon discours et gagner le temps nécessaire à la fabrication de mon idée. En cette occasion rien n'est plus heureux qu'un mouvement de ma sœur comme pour m'interrompre; car mon esprit qui déjà fait effort n'en est que plus excité par cette tentative, venue de l'extérieur, pour lui ôter la parole, et son rendement s'en trouve élevé d'un degré, comme chez un grand général pressé par les circonstances. Je comprends dans ce sens combien la servante de Molière pouvait lui être utile; qu'il lui accordât, comme il le prétend, un jugement capable de corriger le sien, c'est une modestie que je crois impossible. Il y a pour celui qui parle une étrange source d'enthousiasme dans le visage qui est en face de lui; un regard indiquant qu'il a déjà compris une pensée à moitié exprimée nous permet souvent d'en trouver l'expression complète. Je vois que maint grand orateur, en ouvrant la bouche, ne sait pas encore ce qu'il dira. Mais la conviction qu'il trouvera l'abondance d'idées nécessaire, dans les circonstances et dans l'excitation qu'elles provoquent en lui, lui donne la hardiesse de commencer au petit bonheur. Je songe au « coup de tonnerre » avec lequel Mirabeau expédia le maître des cérémonies qui demandait aux États, après la séance du 23 juin, s'ils avaient compris l'ordre du roi (de quitter la salle). « Oui », répondit Mirabeau, « nous avons compris l'ordre du roi » - je suis sûr qu'en faisant ce début modéré il ne songeait pas aux baïonnettes par lesquelles il devait terminer: « Oui, Monsieur, répéta-t-il, nous l'avons compris » -on voit qu'il ne sait pas encore très bien ce qu'il veut. « Mais qui vous autorise » -continua-t-il, et soudain un monde d'idées prodigieuses s'ouvrit à lui- « à nous donner

¹En français dans le texte.

² Il s'agit de deux mathématiciens du dix-huitième siècle, l'un suisse, l'autre allemand.

des ordres ici? Nous sommes les représentants de la Nation. » -Voilà ce dont il avait besoin! « La Nation donne des ordres et n'en reçoit pas » -et le voici d'un coup au sommet de l'audace. « Et pour m'expliquer à vous très clairement » -c'est seulement alors qu'il trouve ce qui exprime toute la résistance qui arme son âme: « Dites à votre roi que nous ne quitterons nos places que par la force des baïonnettes. » -Sur quoi, satisfait, il s'assied sur une chaise. (...) On lit que sitôt le maître des cérémonies parti, Mirabeau se leva et proposa à l'assemblée de se déclarer: 1) Assemblée Nationale; 2) inviolable.

Traduit par Jacques Decour.

Lire aujourd'hui ROBINSON CRUSOE

Jean-Pierre Holtzer

Lire la nouvelle traduction de madame Françoise du Sorbier pousse plutôt à écrire : lire Daniel Defoe aujourd'hui.

Qui ne se souvient pas des péripéties de l'aventure ? Bientôt trois siècles (1719) de Robinson, où réside l'intérêt d'une relecture ? Justement par les choix de la traductrice. Le ton juste, voilà qui caractérise cette traduction.

Par exemple, les choix du vocabulaire —pas un mot que Defoe n'aurait pu connaître— nous replonge dans l'époque de l'écriture de cet humaniste courageux. Avant tout c'est un roman. C'est aussi un conte qui, comme tous les contes, parle du destin des hommes, de tous temps, de ce qui, en leur compagnie est bénéfique comme maléfique sous le coup d'une sentence par exemple. L'arbitraire peut changer de nature, ici se sera le roi, le capitaine, comme se peut être là l'actionnaire.

C'est aussi l'histoire de Defoe, lui-même, condamné au pilori pour ses pamphlets, que les badauds, au lieu des pierres qu'ils étaient accoutumés à jeter aux suppliciés, couvrirent de fleurs.

Donc, à rester par la traduction dans le temps de l'auteur, il y a du plaisir à relire ce livre et grâce aux qualités de Defoe à le lire comme si c'était la première fois. L'intérêt pour l'histoire d'un homme, c'est ce qui lui arrive et ce qu'il ressent et pense de ce qui lui arrive. L'art du romancier, comme pour toute création, ne consiste-t-elle pas à offrir au lecteur un espace où se projeter ? Daniel Defoe nous offre cet espace ; au delà des siècles, sa traductrice le laisse ouvert.

Daniel Defoe, Robinson Crusoe, traduction de Françoise du Sorbier, Albin Michel 2012.

Les analyses avec des enfants nous fatigueraient-elles plus ?

Luc Diaz

Dans son texte, paru dans le dernier *Courrier des CCAF* [mars 2012, pp. 38-39], *Éric Didier* : *Moi, je laisse faire, je regarde les étincelles, (Cinq conférences sur la psychanalyse d'enfants)* [© 2011 Petite Capitale, Paris], Michèle Skierkowski nous s'interrogeait sur cette réponse sans autre commentaire d'Éric Didier lors des questions concluant sa troisième conférence : « *Maintenant, je reçois moins d'enfants, ça me fatigue.* » [Ibid., p. 82] Il n'est pas le premier à l'écrire et donc à le dire. Michèle conclut : « *Ce n'est pas la première fois que j'entends ou que je lis cela, et je le ressens aussi dans ma pratique. Alors qu'est-ce qui est plus fatiguant avec les enfants ou qu'est-ce qui est en jeu dans les cures avec des enfants qui fatiguerait encore davantage l'analyste, au point qu'il préfère recevoir des adultes quand il prend de l'âge ?* »

Cette fatigue, je l'éprouve en corps dans ma propre clinique. Je ne peux pas, pour autant, pour l'instant, envisager de ne plus recevoir des enfants. Certes, c'est fatiguant, mais cela peut être aussi non pas éventuellement reposant, quoi que, parfois..., mais du moins, pour le dire vite, ressourçant, avec toujours cette idée que l'originalité c'est le retour des origines. « *S'il y a un trait spécifique au moment de l'enfance, c'est la capacité de s'étonner.* », nous dit Éric Didier [Ibid., p. 18]. Et il *regarde les étincelles*, qui en jaillissent, qui en jaillissent. L'inquiétante étrangeté s'y révèle pouvoir être aussi une étonnante étrangeté. Une capacité de s'étonner qui est aussi une capacité de « nous » étonner... qui est en corps une capacité de (nous) déton(n)er...

Dans son livre, *Un mystère plus lointain que l'inconscient* [Flammarion, Aubier Psychanalyse, 2010], Alain Didier-Weill nous pose d'emblée la question la plus originaire : celle du regard étonné de l'infans, dont le *Pourquoi ?* ne cesse de lui bourgeonner au bout de la langue. « ... la question porte en vérité sur un réel qui outrepassé tout ce à quoi peut répondre le savoir. » [Ibid., p. 9] Ce *Pourquoi ?* ne porte pas sur l'espérance d'un savoir, d'une réponse, mais sur l'inespéré. « *L'inespéré est plus large que l'espéré, car avec lui, se transmet la découverte de l'existence d'un sujet, constitué comme une question inépuisable.* » [Ibid., p. 10]

L'infans, celui qui n'a pas encore accédé au langage, qui n'a pas en corps accédé au voile,

voit encore la nudité originaire. C'est ce que condense le conte du *roi est nu*. Les adultes, les courtisans du langage, sans qu'ils témoignent, ce faisant de la moindre hypocrisie, voient d'abord un *fascinus* déjà voilé par le langage qui les fait hommes. Cette capacité à s'étonner n'est pas pour autant réservée aux moments de l'enfance. Elle y affleure, certes, plus facilement qu'aux âges adultes. Mais, si les *grandes personnes* en étaient totalement dépourvues, persisterions-nous à en recevoir ?

Reste à nous interroger : pourquoi cela serait-il si fatiguant de recevoir des enfants analysant ?

Un premier début de réponse réside peut-être dans cette tension que décrit Éric Didier entre, d'une part, pouvoir permettre à l'enfant analysant de « *créer un substitut de fonction paternelle, de tiers* » [Moi, je laisse faire, je regarde les étincelles..., p.31], lui permettre d'être aussi instituant, et, d'autre part, lui éviter d'être institué : *ainsi tu es*, en ne tentant pas d'être pour lui « *un substitut des parents, un remplaçant des parents* » : « *vous n'allez pas être un meilleur père ou une meilleure mère, ça n'est pas la question ; vous n'allez pas non plus être son éducateur, ni son instituteur ni son maître, c'est-à-dire que vous allez vous dépouiller de toutes vos opinions sur ce que c'est qu'un enfant ou sur ce que ça devrait être un enfant.* » [Ibid., p. 22]

Là en corps, cette tension, si elle me semble plus à vif avec les enfants analysant, si le terrain m'y semble plus glissant, elle n'en reste pas moins tout aussi centrale lorsque nous recevons des adultes. « *L'analyste incarne une position où ce n'est pas lui le maître de la parole, mais l'enfant.* » [Ibid., p. 38], mais l'analysant ? *petit ou grand ?*

Lors de notre dernière réunion du *groupe montpelliérain du deuxième jeudi*, le 10 mai 2012, autour du livre d'Éric Didier, m'a traversé l'idée que ce qui me fatiguait le plus, lorsque je reçois des enfants analysant, c'est la présence de leurs parents. Présence que pour plus de clarté et donc moins de relief, je qualifierai de *corporelle*. Elle vient, par moments, plus qu'à d'autres, parasiter *mon* écoute de leur enfant. C'est là comme un petit caillou dans ma chaussure de clinicien, un scrupule... Je ne le

re-sens pas tout le temps, et c'est pourtant toujours présent.

Cette présence corporelle des parents, elle est première dans mon cabinet, puis dernière dans la salle d'attente. Ils y restent, autant qu'ils le peuvent, autant que *nous* le pouvons... Ils y sont ainsi d'autant plus présents, par exemple, s'ils s'en absentent, après y avoir déposé leur rejeton, pour venir le rechercher au mieux à l'heure fixe qu'ils considèrent comme lui, c'est-à-dire souvent leur, étant due. Bien sûr, ça peut se travailler avec eux et avec leur enfant, et c'est même aussi important qu'intéressant de le faire. Mais c'est en plus... Leur présence est en corps dernière dans mon cabinet lorsqu'ils viennent y payer le prix de la séance de leur enfant. S'ils y gardent à tout instant le dernier mot quant à la poursuite de l'analyse de leur enfant, être vigilant à ce qu'ils ne gardent pas, autant que possible, celui de la séance de leur enfant, m'est d'une fatigue supplémentaire.

Les rencontres thérapeutiques ne sont pas intersubjectives ; au mieux, elles seraient trans-subjectives. Heureusement, sinon, comment pourrions-nous en recevant des enfants ne pas prendre et être pris dans, par, le transfert (de) cette présence corporelle de leurs parents ? J'y connais, il me semble, des pères absents et plus que présents, des mères pressantes, et même oppressantes, et en corps vice-versa.

C'est bien la question du transfert, qu'Éric Didier ne cesse de soulever en corps et encore : « *Car la première spécificité de la pratique avec les enfants vient du fait qu'ils sont dépendants de leurs parents et que nous avons à commencer le travail avec ces derniers.* » [Ibid., pp. 35-36] Comment éviter l'inceste que constituerait un transfert concomitant, à la fois, avec les ou un des parents, et avec l'enfant ? « *Mais à partir de deux, trois ans, un enfant commence à parler, il parle. Je pense donc que s'il a le même psychanalyste que sa mère, il y a quelque chose qui est "incestueux".* » [Ibid., p. 58] Ou pire peut-être même, un transfert concomitant entre les parents et l'enfant : « *En pratique, dans les entretiens préliminaires – je précise que je ne reçois pas les parents avec l'enfant, je ne les reçois pas tous les trois, parce que dans ce cas une sorte d'accord tacite pousse les parents à faire le procès de l'enfant et à ne pas parler de ce qui ne va pas entre eux [...].* » [Ibid., p.50]

Comment ne pas être pris dans, par, le transfert avec le ou les parents ? Ou plutôt comment savoir y faire pour s'en déprendre, puisque nous avons à commencer le travail avec eux ? Je ne vois pas, en effet, comment pourrions-nous le ou les recevoir et le ou les écouter sans que du transfert ne

nous les traverse ? Le discours pédopsychiatrique universitaire actuel parle d'*alliance thérapeutique*, et/ou de *guidance parentale*. L'alliance thérapeutique court le risque de glisser bien vite dans l'illusion d'une cothérapie, où les parents deviendraient eux aussi thérapeutes... Éric Didier [Ibid., p.49] : « *S'ils font croire à l'enfant que c'est eux la police, eux les instituteurs, le monde extérieur est avalé par la maison.* » La guidance parentale menace à son tour de déborder en une sorte de bithérapie, qui ne dirait pas son nom, une bithérapie, et de l'enfant, et du ou des parents. Éric Didier nous dit, par exemple, travailler avec les parents, le « *désir d'être ensemble* » [Ibid., pp. 48-50] : « *Ce sont des choses très simples au fond... Enfin très simples... Assez souvent quand je propose à un papa de réserver du temps à son enfant...* » [Ibid., p. 56]

Ce n'est jamais, ou du moins presque jamais, très simple : *Enfin...*, (nous) dit Éric. C'est même *très difficile et complexe*, nous explique-t-il : « *Ce qui caractérise l'analyse d'enfants et qui rend le travail très difficile et complexe au départ, c'est qu'il va falloir écouter les parents puisque ce sont eux qui demandent un rendez-vous à cause du symptôme de leur enfant, symptôme qui les gêne et les blesse. [...] Donc le premier travail que nous avons à faire, en secret bien sûr, c'est d'arriver à être bienveillant pour les parents. Il n'y a pas à les juger, à leur donner des leçons. Nous avons à les prendre comme ils sont. Il va falloir aussi faire très attention dans ces premiers entretiens avec eux à ne pas se laisser capter, séduire par ce qu'ils vont nous dire. [...] ils vont progressivement parler de choses assez intimes. Or quand on est analyste d'enfants, après les entretiens, c'est avec l'enfant tout seul que nous allons travailler, il faut donc garder, pendant ces entretiens avec les parents, une place libre pour cet enfant à venir, il faudra veiller à ce qu'ils ne prennent pas la place de l'enfant comme analysant.* » [Ibid., p. 43-44]

C'est, il me semble, cette « veille », cette astreinte en corps supplémentaire, qui, entre autres, nous fatiguerait autrement, supplémentairement, lorsque nous recevons des enfants analysant. Pour frayer ces questions, ne pourrions-nous pas tenter de passer (par) le chemin étroit de la connivence ? Avec ses yeux fermés, ne nous faudrait-il pas alors longer intranquillement d'un côté, le précipice de la télépathie, et finalement aussi celui d'un inconscient collectif, fusse-t-il défini, autre ment, que celui de C.G. Jung, et d'un autre, au moins et rien de moins, celui même du deuil et de la mélancolie ?

Luc Diaz *faciebat*,

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

Compte rendu de la Coordination des 2 et 3 février 2012 Paris

Maria landau

Associations présentes : A.F., CCAF, Cercle Freudien, Errata, GEPG, Psychanalyse Actuelle, Q.P., GAREFP, SPP, Point de Capiton, Ecole Belge de Psychanalyse.

(Le lieu de réunion de la prochaine coordination du 2/3 juin sera communiqué par les délégués qui assurent le secrétariat : Catherine Delarue et Josiane Desroses.)

Au cours de la journée du samedi 3 février, une première question est évoquée : Liliane Zolty déléguée des SPP ne peut assurer le secrétariat, car elle est seule déléguée de son association, et la tâche est trop lourde, malgré le désir qu'elle a et qu'elle a toujours eu de participer aux réunions de l'IAEP. La discussion commence sur l'implication ou non des associations par rapport à l'IAEP et à leurs délégués. Le problème souvent évoqué des grandes et des petites associations. L'impossibilité de Liliane pose à nouveau, d'entrée de jeu, la question du fonctionnement de l'IAEP, de ses statuts, d'un règlement intérieur, et des solutions à trouver. La question posée lors de la réunion d'Ostende de l'existence de l'IAEP et de sa refondation. La situation de la psychanalyse et le politique qui est le dehors de notre groupe ne sont plus les mêmes qu'il y a vingt ans. Association, fédération, fondation ONG, statut juridique, toutes ces questions deviennent urgentes et l'on parlera de cela tout au long de la journée.

S'il s'agissait de créer une fédération les associations qui y participeraient devraient modifier leurs statuts. Est-ce que ce serait accepté ?

Qu'est ce qui nous fait tenir ensemble ?

Les questions de fond se posent au moment où, à l'extérieur, la psychanalyse est attaquée, surtout par l'Etat. En particulier l'analyse laïque comme nous le montre les événements et procès qui se déroulent en Italie. Dont Alessandra Guerra est venu nous parler à Ostende, et que Jacques Nassif reprend aujourd'hui.

Plusieurs propositions de travail sont faites aux délégués : deux commissions 1) Lucia Ibanez, « groupe de relance de la dimension européenne » Faire un état des lieux de la pratique de la psychanalyse en Europe.

Un travail de recherche, d'information et d'analyse des documents et des relations avec des groupes qui sont engagés dans le soutien de la pratique de la psychanalyse laïque et des politiques associatives quant à la formation des analystes.

2) Valérie Marchand : commission des statuts, re-fonte du statut de l'IAEP sous une forme fédérative européenne avec une reconnaissance juridique si possible supra étatique, un ONG, une fondation.

3) Une procédure interne, « groupe de questions cliniques » procédure analytique indirecte de l'ordre de la passe, qui permettrait un travail de transmission entre les délégués d'associations différentes.

Au cours des discussions, plusieurs témoignages individuels tentent d'éclairer l'engagement de chacun et le rapport entre l'individuel et le collectif.

- Claire Waintraub, Daniel Bonnetti qui se sent mieux, à la limite, dans l'Inter que dans son association.

- Jacques Nassif : « nous sommes sur un radeau. Y a-t-il un barreur sur le radeau ? »

- Barbara Didier « c'est l'importance du travail des séminaires qui nous tient et l'écoute de « style » de chaque association »

L'hétérogène crée des surprises et relance la parole.

- Jeanne Adida : « le lien produit par le travail en commun est plus important que le paiement d'une cotisation ou le législatif. »

- Jacques Nassif : « nous sommes réunis sur « les problèmes cruciaux de la psychanalyse », aujourd'hui d'autres questions urgentes se posent comme la formation des psychanalystes.

- J.J. Mocovitz et Michel Guibal évoquent la transmission et remarquent que la passe n'est plus une pratique à l'IAEP.

- Valérie Marchand : « c'est la psychanalyse laïque qui par l'expérience clinique implique la formation.

- J. Nassif « le désir de l'analyste fonctionne avec un « inter associatif » les associations s'écoulent et il y a un retour qui permet de savoir sur quoi nous tenons ensemble

- Karel Il faut une décision maintenant

- Eugène Perla « si on ne fait rien on peut se retrouver coincé avec des recours juridiques, les associations comportementalistes veulent une part du gâteau, L'ensemble des psychanalystes va se re-

grouper, en particulier l'Inter, on peut se retrouver dans un groupe encore plus grand. Il y a hâte...

Dans tous ces questionnements sur la manière dont nous pouvons faire association et lien entre nous se pose la question de l'Éthique de la Psychanalyse. La proposition est faite à tous les délégués de consacrer le Séminaire de septembre à l'Éthique de la psychanalyse et la prise en charge du Séminaire par plusieurs associations.

La coordination des 2 et 3 juin se tiendra à Paris, avec l'ordre du jour suivant :

Une demi-journée de travail sur les statuts à partir des propositions de la Commission des statuts que nous devrions préalablement recevoir

Une demi-journée avec la Commission de travail sur l'Europe que nous devrions recevoir aussi

Les commissions feront des propositions concrètes.

1° temps de réflexion pour aboutir à une décision.

2° temps : consultation des Associations après la coordination de juin

3° temps : coordination de septembre : moment de conclure sur les propositions.

Ce calendrier avait été voté par toutes les associations présentes sauf Questionnement Psychanalytique.

- la 3° demi-journée : pas de propositions. Elle pourrait être consacrée d'autres points proposés à mettre à l'ordre du jour.

Suite au raté de Gand, nous proposons un temps de réflexion, sur ce que nous faisons des propositions émises et retenues au cours de nos coordinations

J.Desroses /MJ. CoërentinVigon .

CLF CONVERGENCIA

Compte rendu de la réunion du

3 avril 2012

Présents : Analyse Freudienne, Dimensions de la Psychanalyse, CCAF, Le Cercle Freudien

Absents : Espace Analytique, Insistance, Fedepsy (excusé), Psychanalyse Actuelle

- Nouveau délégué des CCAF

Christophe Amestoy

- Prochain colloque : janvier 2013

Discussion à propos de l'argument proposé par Dimensions de la Psychanalyse. Comment les associations se sentent-elles mobilisées par la question de l'incidence politique de la psychanalyse ? Comment chacune d'entre elles en organise-t-elle le débat ? Quelle politique de convergence envisager ?

Aux CCAF, la question de cet engagement traverse l'association. Le thème de travail pour le prochain colloque est : « le prix de la parole » c'est-à-dire l'engagement et le lien avec le politique, affronter l'insécurité, l'intranquillité et sortir de ce qui est normé.

A Analyse Freudienne, le thème de travail de cette année, « L'interprétation, son acte et ses effets », s'articule directement au politique à travers les questions posées par l'actualité de la psychanalyse, dans le lien au social.

Au Cercle Freudien, le thème de l'année est « Symptôme, vérité, guérison ».

Aujourd'hui, on prône une entreprise de conditionnement des comportements, le signifiant se réduit au signe.

Comment pouvons-nous travailler cette dimension politique au CLF ?

En Argentine, la situation entre les associations est différente : elles ont l'habitude de présenter un front uni, quelque chose de commun, pour défendre la psychanalyse. En effet, il n'est pas possible de penser le politique au un par un. En France, en revanche, pas moyen d'avoir une communauté, une force, une union face à l'Etat.

Quelque chose manque au niveau symbolique, c'est un problème de représentation, (cf proposition d'une refondation de l'Inter-Associatif avec un cadre plus symbolique).

La question est la suivante : les associations du CLF ont-elles une volonté représentative ? Sont-elles prêtes à accepter la supra-représentativité ?

Les associations de psychiatres réussissent mieux que celles des psychanalystes (cf Le collectif des 39, Pas de 0 de conduite), il existe une volonté de représentativité plus forte.

Pour certains, être représentatif serait antipsychanalytique (narcissisme des petites différences des associations).

Ce n'est pas une affaire de dispositif : chaque association est capable de se faire représenter dans les instances, grâce au système des délégations, ce sont les instances qui sont incapables de se faire représenter auprès de l'instance publique. Pourtant les psychanalystes sont aussi inscrits dans la cité.

Ce qui fait difficulté, ce sont les questions concernant la visibilité et l'éthique. Elles se posent pour chaque association.

A qui profite la dissension ? La réponse à cette question permettra de savoir pourquoi, jusqu'à maintenant, nous ne sommes pas arrivés à faire communauté.

Cf l'expérience de l'Inter-Associatif qui avait pour projet de faire communauté avec un texte commun, lors des débats sur le statut des psychothérapeutes. Un accord a été proposé entre les associations de l'Inter-associatif, mais n'a pu aboutir. Il semblerait que l'Inter-Associatif ait raté pour l'instant cette occasion d'être l'interface avec les gouvernements.

Chantal Hagué, Robert Levy, pour Analyse Freudienne. Simone Lamberlin, Frédéric Nathan-Murat, pour Dimensions de la psychanalyse.

**Proposition de thème pour le prochain congrès de Convergencia
Janvier 2013**

Psychanalyse de la politique, politique de la psychanalyse.

Frédéric Nathan-Murat

Dans le climat politique actuel, où le gouvernement traite l'Alzheimer à coup de médiateur, confie l'autisme aux neuro-cognitivistes et instaure la contrainte biochimique en ambulatoire, comment se situent les associations Lacaniennes membres de Convergencia, sur ces questions politiques.

Comment et en quoi, le discours analytique leur paraît-il ou non, politique ?

Comment conçoivent-elles, l'incidence politique de leurs orientations cliniques, de leurs options théoriques ? La conçoivent-elles ?

Estiment-elles nécessaire un statut de la psychanalyse ?

Estiment-elles qu'un diplôme universitaire soit nécessaire à sa pratique ?

Comment la question politique s'est-elle posée, lors de leur fondation, au cours de leur histoire ou à l'occasion de leur dissolution, de leur scission ?

Et puisque dans le discours analytique, le savoir tient la place de la vérité, la question de la lisibilité de la structure des discours politiques, dans les effets de langage qu'on nous sert, est-elle ou non, dans l'ordre de leurs préoccupations ?

Comment conçoivent-elles, si elles en conçoivent, les analogies de structure et les homologies de fonction, dans l'art de ces deux pratiques, qui relèvent des sciences dites humaines et dont Freud dit leur acte intenable ?

Comment conçoivent-elles la visée de la cure ?

Comment conçoivent-elles la visée de la politique ?

Y entendent-elles une levée de la méprise du sujet supposé savoir ? En attendent-elles la destitution de tout Autre, qu'on voudrait faire consister dans un ordre de discours ?

L'idée serait que les intervenants rapportent les modalités propres à leurs associations sur ces questions, au-delà de leur point de vue, qui n'en sera pas moins singulier, puisque l'on ne saurait croire à un discours institutionnel.

Frédéric Nathan-Murat pour
Dimensions de la psychanalyse.

PS question subsidiaire : Y a-t-il lieu de déclarer la mort clinique du comité français de Convergencia ?

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** paraîtra
En octobre 2012*

Michele.skierkowski@free.fr

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra avant chacun de
nos temps institutionnels – (Assemblées générales
ou journées). Dans l'intervalle, informations et
autres vous parviendront par newsletter.
MS*

Annuaire des membres de l'Association

Juin 2012

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier
Tél. : 04 67 45 49 26
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 70 37
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieu@wanadoo.fr

Mme BERT Fabienne

1, place Tobie Robatel – 69001 Lyon
Tél. : 04 72 41 08 73
Tél. prof. : 06 23 60 52 96
E-mail : fabienne.bert@laposte.net

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, Bal 03 escalier E
75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

Mme CARRE Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : Mas Montacol
Mas de la rue
38190 La combe de Lancey
Tél. : 06 13 04 65 03
E-mail : isabelledurand68@gmail.com

M. CHOUCAN Pierre

15, rue du Champ du Four
78700 Conflans ST. Honorine
Tél : 06 07 85 20 24
E-mail : pchouchan@orange.fr

M. CIBLAC Guy

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême
Tél. : 05 45 61 71 61 et 09 61 22 80 93
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88
Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse
E-mail : collet-aversenq@yahoo.fr

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 49
E-mail : martinedelaplace@gmail.com

M. DELOT Daniel

160. rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : pof. : 07 60 43 01 02
Tél.privé : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10
E-mail : ddelot@nordnet.fr

Mme DENECE Estelle

5, rue Campagne Première, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX Delphine

Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
E-mail : pierre.desrosieres@laposte.net

M. DIAZ Luc

Le Castelnau R1 – 23, avenue de la Galline
34170 Castelnau le Lez
Tél. : 04 67 58 87 00
E-mail : luc.diaz@wanadoo.fr

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : lericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DUFRESNOY Isabelle

16, rue des Lices – 41000 Blois
Tél. : 02 54 58 82 56
Tél. mobile : 06 81 55 50 34
E-mail : isabelle.dufresnoy@gmail.com

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchisseur@wanadoo.fr

M. GENIN Yves

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59

Mme HERAIL Claudine

4 rue des Roches rouges
34 080 Montpellier
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre

Prof. : Les Muses, 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 70 63 21
Tél. : 06 78 30 98 34
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia

Prof. : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
E-mail : lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne

300, chemin de Barroux
84810 Aubignan
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. KEMPF Jean-Philippe

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 42 02 78 35
jphkempf@wanadoo.fr

M. LADAS Costas

188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique

Prof. : DML Pôle de santé rural
Rue Grobois
53 110 Lassay les Châteaux
Tél. : 02 43 03 18 56
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière
61 140 Bagnoles de l'Orne
Tél. : 02 33 38 07 99
Portable : 06 65 45 09 58
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LECLERCQ Françoise

548 rue de Ferin – 59500 Douai
Tél. : 03 27 87 75 26
Tél. mobile : 06 87 60 36 65
E-mail ; f.leclercq@cegetel.net

M. LEMESIC Peter

19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier
Tel. :04 67 41 48 96
Tél. mobile : 06 65 56 82 35
E-mail : lemesic.peter@orange.fr

Mme LE NORMAND Martine

6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. prof. : 03 85 39 14 45
Mobile : 06 33 60 24 34
E-mail : martine.le.normand@orange.fr

Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine

29 ter, rue Colbert 13140 Miramas
Tél. : 09 71 50 10 42
Prof. : 04 90 50 14 97
Mobile : 06 63 13 28 60
E-mail : aimesdieumartine@wanadoo.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
Mobile : 06 63 14 72 94
E-mail : levaguerese.dominique @neuf.fr

Mme LIOUX Claude

17, Avenue d'Assas – entrée B
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 52 40 88
Mobile : 06 82 12 00 06
E-mail : claudem.lioux@wanadoo.fr

M. MAÎTRE Albert

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.Maître@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01
E-mail : ja.ma@free.fr

M. MASCLEF Claude

104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : minois@offratel.com

Mme MOSSÉ Catherine

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00
E-mail : cathmosse@free.fr

M. NASSIF Jacques

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian

Prof. 1 :26, rue Lemerrier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tel. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddox@orange.fr
Site internet : www.oddox.net

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bphesans@teaser.fr

Mme PHILIPPOT Patricia

Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris
Tél. : 06 60 14 28 59
Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris
E-mail : patriciaphilippot@yahoo.fr

Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens
Tél. privé : 03 86 64 47 66
E-mail : mfrigollet@gmail.com

Mme ROOSEN Christine

Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christineroosen@orange..fr

Mme SELLES-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétoniaud Dubos, 87100 Limoges
Tél. : 05 55 77 48 68
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges
Tél. et fax : 05 55 79 39 90
E-mail : yvette.selles@sfr.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle
Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 52 22 33
Portable : 06 32 90 46 79
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

M. VALLON Serge
106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse
Tél. : 05 61 52 03 40
Fax : 05 61 33 10 63
E-mail : serge.vallon@numericable.fr
Vst.cemea@wanadoo.fr

Annuaire des correspondant(e)s de l'Association Juin 2012

M. ALBISSON Gérard
41 rue Blomet 75015 Paris
01 45 67 28 39

Mme ANCELE Marie-Pierre
5 bis rue de Substantion apt 105
34000 Montpellier
Tel : 06 21 99 31 83
ancelemp@free.fr

Mme BALDANZA Maria Flores
C/ Entemça 63 3° 4a
Barcelona 08015
Spain

M. BOURJAC Pascal
81, avenue des minimes
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire
14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine
17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

Mme COLOMBANI Margaret
116, rue du Château
75014 Paris
Tel. : 01 43 21 85 75
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

Mme COLOMBIER Claire
58, rue de Crimée 75019 PARIS
Tél. prof. : 01 43 79 35 27
Mobile : 06 31 93 14 09
E-mail : claire.colombier@dbmail.com

M. DEUTSCH Claude
9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
Tel. : 02 97 53 84 58
e-mail : deutschclaude@neuf.fr

M. EYGUESIER Pierre
Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr
petitecapitale@aliceadsl.fr

M. GALIEN Jérôme
1, Avenue du 8 mai
30220 Aigues-Mortes
Mobile : 06 2253 89 08
E-mail : jerome.galien@laposte.net

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline
3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M. LAZAR Gilbert
2, rue de l'orangerie
77184 Emerainville
Tél. : 09 65 03 72 03
E-mail : g.lazar@orange.fr

M. MASSON André
37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN Maryse
41, rue Robert
31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr

M. PRINCÉ Jean
Privé. : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux
Tél. : 02 31 22 32 56
E-mail : prince@tiscali.fr

Mme RAINHO Elisabeth
1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick
10, rue du Tour Ministre
07200 Aubenas
E-mail : patrick.salvain@orange.fr

M SANTELLI Albert
356, rue Armand-ohlen PK4
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie
E-mail : albert.santelli@gmail.com

Mme SEYNE Raymonde
22, rue saint-denis Poitiers

Mme SOTTY Annie
100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

Mme WILDER Françoise
227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier
Tél: 04 67 61 98 87
Tél. mobile : 06 61 14 76 97
E-mail : francoise.wilder@orange.fr

M. WILDER Sean
227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 98 87
Tél. prof : 06 40 96 03 19
E-mail : sean.wilder@orange.fr

Agenda

16 et 17 juin 2012, à Paris

Assemblée générale des CCAF

Maison des Associations
1-3 rue Frédérick Lemaître
75020 Paris
Métro Jourdain

20 et 21 juin 2012, à Porto Alegre

Coordination générale de Convergencia

22, 23 et 24 juin 2012

Congrès international de Convergencia
Porto Alegre – Brésil

7 septembre 2012, à Montpellier

Suite des Rencontres entre le Mouvement du Coût Freudien, Cercle Freudien, Insu et CCAF

15 à 18 heures
Hôtel Holliday Inn
3 Rue du clos René
Montpellier

15 et 16 septembre 2012

Coordination de l'I-AEP

29 et 30 Septembre 2012, à Paris

Colloque des CCAF

Institut de Théologie Protestant
83 bd Arago
Paris 14^{ème}

10 novembre 2012, à Montpellier

Rencontre avec Eric Didier

« Moi je laisse faire, je regarde les étincelles »

19 et 20 janvier 2013, à Paris

Assemblée générale statutaires des CCAF

Maison des Associations
1-3 rue Frédérick Lemaître
75020 Paris
Métro Jourdain